

AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ

Faculté d'Economie et de Gestion

Master 2 GRH ESS

Année universitaire 2021 - 2022

Le bénévolat de réciprocité contre l'exclusion sociale

Le cas des bénévoles bénéficiaires en grande précarité à La Cloche

Mémoire présenté et soutenu par :

Lisa Tchiboukdjian

Directeur de mémoire :

Philippe Oswald

Consultant et formateur

en intelligence collective et dynamiques relationnelles

30 Août 2022

AIX-MARSEILLE UNIVERSITE

Faculté d'Economie et de Gestion

Master 2 GRH ESS

Année universitaire 2021 - 2022

Le bénévolat de réciprocité contre l'exclusion sociale

Le cas des bénévoles bénéficiaires en grande précarité à La Cloche

Mémoire présenté et soutenu par :

Lisa Tchiboukdjian

Directeur de mémoire :

Philippe Oswald

Consultant et formateur

en intelligence collective et dynamiques relationnelles

30 Août 2022

Les opinions exprimées dans ce mémoire sont celles de l'auteur et ne sauraient en aucun cas engager le directeur de mémoire ou l'Université d'Aix-Marseille.

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier mon Directeur de mémoire, Philippe Oswald, pour son accompagnement, ses conseils et sa patience.

Je remercie également mes Responsables de Master, Nadine Richez-Battesti et Francesca Petrella, pour leurs enseignements tout au long de cette année et pour l'engagement dont elles font preuve dans ce Master tout comme dans le secteur de l'ESS.

Un grand merci également à Valérie Pencenat pour sa disponibilité et ses conseils avisés.

Je tiens également à remercier toute l'équipe de La Cloche Sud, salariées et bénévoles, pour leur accueil, intégration et partage et particulièrement Yahel Guerin-Zine pour l'opportunité de réaliser mon stage dans cette belle association qu'est La Cloche.

Je remercie aussi mes collègues de promo 2021-2022 pour une année riche en partage et en projets de groupe, dans la cohésion et la bonne-humeur.

Enfin, je remercie tout spécialement Florence Ihaddadene et Célia Poulet pour leur soutien et leur accompagnement dans leur domaine d'expertise.

Sommaire

Introduction

Chapitre 1 : Lutter contre la grande exclusion à Marseille à travers une dynamique de bénévolat inclusif

- I. Précarité et personnes sans domicile à Marseille
- II. Acteurs associatifs luttant contre la grande exclusion et modalités d'actions
- III. Enjeux liés à l'inclusion des personnes concernées

Chapitre 2 : Cadre théorique pour étudier l'engagement des bénévoles bénéficiaires

- I. Éclairage sur les processus vécus lorsqu'en situation de grande précarité
- II. Logique du don comme créatrice de lien social et génératrice de dette positive
- III. Bénévolat et motivations individuelles à l'engagement

Chapitre 3 : Analyse de l'enquête : motivations individuelles et effets du bénévolat de réciprocité

- I. Méthode d'enquête de terrain
- II. Motivations individuelles des bénévoles bénéficiaires
- III. Effets du bénévolat de réciprocité

Conclusion

Bibliographie

Introduction

« *Une communauté de bénévoles avec et sans domicile* », voilà l'élément principal que j'ai retenu de la présentation de l'association par la Directrice le jour de mon entretien de recrutement pour ce stage. Si j'avais anticipé que j'allais découvrir un nouveau public par rapport à mes expériences passées, et travailler dans une petite structure à portée locale - ce qui faisait d'ailleurs partie de mes motivations à postuler pour cette association - je méconnaissais l'axe de bénévolat inclusif sur lequel s'appuie La Cloche pour lutter contre l'exclusion des personnes en grande précarité. Je me suis rapidement interrogée sur ce mécanisme, qui m'a paru à la fois innovant et cohérent pour inclure les personnes concernées, mais qui pose néanmoins certaines questions : comment peut-on vivre des situations de grande précarité, parfois vivre à la rue, et, malgré cela, mettre de son temps à disposition pour aider les autres ? Quelles sont les raisons qui amènent ces personnes à envisager le bénévolat et comment considèrent-elles leur engagement dans une association dont elles sont également bénéficiaires ? Au-delà du discours institutionnel de l'association sur les bienfaits de ce bénévolat, quelle expérience en font les personnes concernées, et quels sont, pour elles, les effets de cet engagement dans leur trajectoire personnelle ? Voilà les questionnements qui ont été à la base de mon projet d'enquête et qui ont guidé mes observations et plus largement, le recueil de données durant mon stage.

La Cloche est une association Loi 1901, fondée en 2014 à Paris, qui a pour objet : « de changer le regard porté sur le monde de la rue et encourager le “faire ensemble” entre voisins avec ou sans domicile, pour construire une société plus inclusive » (article 2 des statuts de 2019). Implantée dans onze grandes villes¹ de France, La Cloche crée et labellise des “espaces inclusifs”, ouverts à tous (commerçants solidaires, jardins partagés) et propose des événements et activités (chorale, théâtre, atelier cuisine etc.) pour les personnes avec et sans domicile, afin de permettre à chacun de participer à la vie de quartier et de s'y épanouir.

Suite à une phase d'observation au démarrage du stage, il m'a été proposé de travailler dans la zone centre ou sud de Marseille, pour soutenir une des Coordinatrices de zone, responsable de la mise en œuvre opérationnelle des actions (commerçants solidaires, sensibilisations, événements solidaires) et de l'animation de la communauté de bénévoles. Au regard des enjeux

¹ Paris, Lille, Nantes, Rennes, Tours, Strasbourg, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille

pour l'association ainsi que de mon projet de mémoire, j'ai suggéré de réaliser une mission « thématique » sur les bénévoles avec un positionnement géographique transversal aux deux zones. D'un point de vue personnel, cela me paraissait pertinent afin d'avoir une vision plus complète des projets et des problématiques associées, et une meilleure compréhension de la dynamique bénévole. Du point de vue de La Cloche, cela me semblait également intéressant afin de favoriser les liens et la communication entre les équipes des deux zones, le partage de bonnes pratiques et des réflexions globales concernant le développement du projet associatif. J'ai donc eu l'opportunité de réaliser 5 mois de stage au sein de La Cloche à Marseille, avec une présence transversale sur les zones centre et sud.

J'ai pu observer, participer, animer des actions aussi bien lors des demi-journées de permanence hebdomadaire (appelée « repère ») au sein d'Accueils de Jour (en partenariat avec l'Association La Bagagerie en zone centre et avec le Secours Catholique en zone sud), lors des maraudes sociales (appelée « sensibilisation ») auprès des personnes de la rue, que lors de démarchage de commerçants pour élargir le réseau de commerçants solidaires. J'ai également eu l'opportunité de participer à la construction et à l'animation d'un des 3 *temps forts* de l'année, qui nécessite une forte mobilisation des bénévoles, le 22 Juin, date anniversaire de l'ouverture de l'antenne à Marseille, avec la célébration des 5 ans pour cette année 2022. Enfin, j'ai été impliqué dans l'animation d'une des activités de *faire-ensemble*, les Clochettes, qui regroupe les initiatives urbaines (végétalisation, fresque murale, jardinage) et qui, durant la période de mon stage, s'est principalement déroulé au jardin partagé les Jardins de Ruffi, dans le 3^{ème} arrondissement, pour l'entretien des parcelles de La Cloche. Toutes ces expériences ont été l'occasion d'échanger, de partager, de construire une relation avec les bénévoles de l'association et d'affiner ma compréhension de la *double qualité* que certains d'entre eux revêtent : être à la fois bénéficiaires et bénévoles.

La « double qualité » est un des principes au cœur de toute organisation de l'Économie Sociale et Solidaire, théorisé par Georges Fauquet à partir de 1935 dans le cadre du mouvement coopératif, principe suivant lequel les individus bénéficiaires de l'entreprise, qu'ils soient clients, usagers, consommateurs, travailleurs, sont en même temps les adhérents, associés ou sociétaires de cette même organisation. Selon Jean-François Draperi « c'est à cette condition que l'on peut parler d'émancipation de tous, dans la mesure où seule la double qualité permet d'éviter la dépendance dans laquelle se trouvent fréquemment enfermées les personnes qui ont besoin d'être secourues. » (Draperi, 2010, p. 2)

Dans le cas de La Cloche, cette double qualité est un des principes fondateurs de l'association, portée par certains bénéficiaires qui sont également contributeurs actifs et participent au fonctionnement de l'association. Il est cependant peu courant d'observer au sein d'une association que le bénéficiaire d'une action ou d'un projet puisse être également bénévole et participer activement à la mise en œuvre de ladite action. Outre le fait que toute forme de bénévolat peut représenter une richesse en soi pour celui qui s'y engage, la particularité que j'ai pu observer à la Cloche est qu'une partie des bénéficiaires s'engage comme bénévole afin d'agir pour une communauté à laquelle ils sont liés par le partage d'une « communauté d'expérience » (Pichon, 2007). L'expérience de la rue, les difficultés de la grande précarité, les épreuves à surmonter pour « sortir de la galère » - expression fréquemment utilisée dans le discours des personnes concernées - peuvent contribuer à développer un sentiment d'appartenance à une communauté pour les personnes qui traversent ou ont traversé les mêmes expériences. Les bénéficiaires de la Cloche qui sont aussi bénévoles font le choix d'un engagement envers cette communauté.

Des pans de la recherche en sociologie se sont penchés depuis plusieurs années sur les thématiques de l'engagement, du bénévolat, les formes de motivations individuelles et d'actions collectives. Ce mémoire propose d'analyser le processus d'engagement dans le bénévolat de personnes elles-mêmes en grande précarité, afin de mettre en lumière **si et comment, cette double qualité peut être vectrice d'une certaine forme de construction de lien social pour les bénévoles eux-mêmes.**

Le premier chapitre revient sur le contexte d'intervention marseillais de La Cloche, aussi bien en termes de public destinataire que du réseau d'acteurs associatifs dans lequel elle s'inscrit. Le second propose un état de l'art et donne un cadre théorique relatif aux sujets abordés par l'enquête, notamment les travaux liés aux processus vécus par les personnes en grande précarité, à la logique de l'échange et du don ainsi qu'au courant de la sociologie du bénévolat. Enfin, au regard de ces deux premières parties, le troisième chapitre détaillera l'analyse des données de l'enquête de terrain basée sur une enquête qualitative alliant observation participante de 5 mois à La Cloche et entretiens biographiques avec des bénévoles. La discussion conclusive permettra de questionner le potentiel curatif et les limites de ce type de bénévolat, ainsi que sa capacité à permettre aux bénévoles une reconstruction identitaire positive et constituer ainsi une réponse pertinente à la désaffiliation sociale.

Chapitre 1 : Lutter contre la grande exclusion à Marseille à travers une dynamique de bénévolat inclusif

I. Précarité et personnes sans domicile à Marseille

1. Pauvreté et précarité

Définitions

Dans le champ associatif comme dans le champ scientifique, la notion de précarité tend à rendre compte d'une pluralité de situations, pour lesquelles la définition du concept ne semble pas faire consensus.

Dans le champ militant, l'une des définitions les plus courantes est celle de Joseph Wresinski, fondateur du mouvement des droits de l'homme ATD Quart Monde, qui relie la précarité à l'insécurité des personnes concernées constituant un obstacle à l'exercice de leurs droits : « la précarité est l'absence d'une ou plusieurs des sécurités permettant aux personnes et aux familles d'assumer leurs responsabilités élémentaires et de jouir de leurs droits fondamentaux. L'insécurité qui en résulte peut être plus ou moins étendue et avoir des conséquences plus ou moins graves et définitives. Elle conduit le plus souvent à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence, qu'elle tend à se prolonger dans le temps et devient persistante, qu'elle compromet gravement les chances de reconquérir ses droits et de ré-assumer ses responsabilités par soi-même dans un avenir prévisible » (Wresinski, 1987, p. 14).

Dans le champ scientifique, Julien Damon, sociologue, professeur associé à Sciences Po Paris et auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur la pauvreté et la protection sociale, propose d'aborder conjointement les notions de pauvreté et de précarité. « Sur le plan des définitions la pauvreté s'entend principalement comme absence ou insuffisance de ressources (monétaires notamment). La précarité ne se comprend pas seulement ainsi. La notion désigne plutôt une fragilité des revenus et des positions sociales. Si elles peuvent être distinguées, les deux notions entretiennent tout de même de nombreuses correspondances. » (Damon, 2016, p. 1). Selon J. Damon « autrefois – disons pendant les 30 glorieuses - la pauvreté concernait des personnes âgées qui avaient peu de chances d'en sortir et des actifs qui avaient des probabilités élevées d'en sortir. Aujourd'hui, la pauvreté concerne des jeunes et des femmes qui vont et viennent

entre des périodes au-dessus et en dessous du seuil de la pauvreté. D'où la pertinence de ne plus seulement raisonner en termes de pauvreté, mais aussi de précarité et de vulnérabilité, insistant davantage sur les risques que sur les situations » (Damon, 2016, p. 2).

Mesure

La mesure de la précarité est également une question complexe, en raison de la diversité des indicateurs qui peuvent être pris en considération, qu'il s'agisse des conditions d'emploi, des revenus, de la formation, du logement ou encore de la santé. Si le revenu est sans doute un facteur central de mesure de la précarité, il n'est néanmoins pas prédictif de l'ensemble des caractéristiques de la précarité d'un individu ou d'un groupe d'individus.

Il paraît pertinent d'explorer la notion de pauvreté, afin de mieux appréhender celle de précarité. En définissant un seuil de ressources, les pouvoirs publics définissent les notions de pauvreté « absolue », ou de « seuil d'extrême pauvreté », notions utilisées par les institutions internationales. Une autre approche consiste à considérer la pauvreté ou précarité dite administrative, en considérant les personnes qui bénéficient des prestations visant à atténuer la pauvreté et la précarité (principalement les minima sociaux de type RSA, minimum vieillesse, etc. mais aussi la Couverture Maladie Universelle). La méthodologie la plus classique en France est celle qui approche la pauvreté par un seuil monétaire, autrement dit une pauvreté « relative ». Le seuil le plus souvent utilisé est à 60 % de la médiane des niveaux de vie. Ainsi, la mesure de la pauvreté monétaire relative est très sensible au seuil choisi. En guise d'exemple, en 2013, avec un seuil à 60 % de la médiane des niveaux de vie, plus de 2 millions d'enfants vivant dans des ménages sous le seuil de pauvreté pouvaient être décomptés. Avec un seuil à 50 % ce ne serait 'que' 1 million d'enfants qui entrerait alors dans cette catégorie. Une dernière approche, plus qualitative de la pauvreté, désignée comme pauvreté « ressentie », consiste à identifier la part d'une population se considérant au moment de l'enquête comme pauvres ou exclus, ou s'ils considèrent avoir vécu, au cours de leur vie, une telle situation.

A titre indicatif, pour refléter la méthode de pauvreté « relative », les statistiques de l'INSEE relatif à la pauvreté en Région PACA et à Marseille font état d'une situation qui s'aggrave, principalement à Marseille.

Statistiques de l'INSEE

Dossier Précarité, inégalités et cohésion sociale - Provence-Alpes-Côte d'Azur est la troisième région la plus touchée par la pauvreté – paru le 28/06/2016

En 2012, 830 000 habitants de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur vivent sous le seuil de pauvreté, c'est-à-dire, avec moins de 989 euros par mois et par unité de consommation. Ils représentent 16,9 % de la population régionale, soit 2,6 points de plus que la moyenne nationale. Paca est la **3^e région** de France métropolitaine **la plus touchée par la pauvreté**, derrière la Corse (20,4 %) et Nord-Pas-de-Calais – Picardie (18,1 %). Par ailleurs, le niveau de vie des ménages pauvres de Paca est particulièrement faible : la moitié d'entre eux vit avec moins de 764 euros par mois et par unité de consommation, soit 225 euros de moins que le seuil de pauvreté.

En Paca comme ailleurs en France, la pauvreté s'accroît avec la concentration urbaine. Les communes les plus peuplées de la région sont particulièrement touchées. La pauvreté concerne 28,9 % de la population d'Avignon, 25,1 % à Marseille, 21,1 % à Toulon et 19,6 % à Nice (figure 2). Dans le 3^e arrondissement de Marseille, plus de la moitié des habitants (51,1 %) vit sous le seuil de pauvreté, niveau supérieur à toute autre commune ou arrondissement de France métropolitaine. La population des autres arrondissements au nord de la capitale régionale est également précaire : le taux de pauvreté y excède 39 % dans les 1^{er}, 2^e, 14^e et 15^e arrondissements.

Afin de prendre en compte l'étendue et les multiples dimensions de la pauvreté et de la précarité, l'Observatoire National de la Pauvreté et de l'Exclusion Sociale (ONPES) a mis en place un tableau de bord présentant les évolutions historiques de différentes dimensions des phénomènes de pauvreté/précarité (taux de pauvreté monétaire à 60%, à 50%, taux d'inscrits à Pôle emploi non indemnisable, taux de renoncement aux soins pour raisons financières etc.).

Nous pouvons faire le constat que le concept de précarité, polysémique, tend à rendre compte d'une multiplicité de dimensions et de variables qui le rende difficile à appréhender et à mesurer. Pourtant, une majorité des acteurs associatifs et institutionnels font référence à cette notion pour définir les publics cibles de leurs actions, en multipliant les expressions sémantiques autour de la précarité : on parle ainsi de personnes en situation de précarité, en situation de grande précarité, d'exclusion, qui renvoie à une multiplicité de situations. Quelles catégories alors, les acteurs institutionnels et associatifs utilisent-ils pour identifier, repérer et accompagner ces publics qu'ils désignent comme bénéficiaires ?

Cela est d'autant plus complexe que, d'après le sociologue Nicolas Duvoux, « les travaux en sciences sociales s'accordent sur le fait que les catégories de population peu dotées en ressources monétaires, et dont l'accès aux ressources du marché du travail est relativement peu stable, souffrent d'un déficit de visibilité » (Duvoux, 2015, p. 2). Cela signifie que toute une partie des populations précaires sont peu connues des pouvoirs publics. Son constat repose sur l'absence de reconnaissance par l'ensemble de la société des conditions de vie de ces populations et également sur l'absence de représentation politique (parlement, syndicats, associations, structures de la société civile).

2. SDF – personnes sans domicile

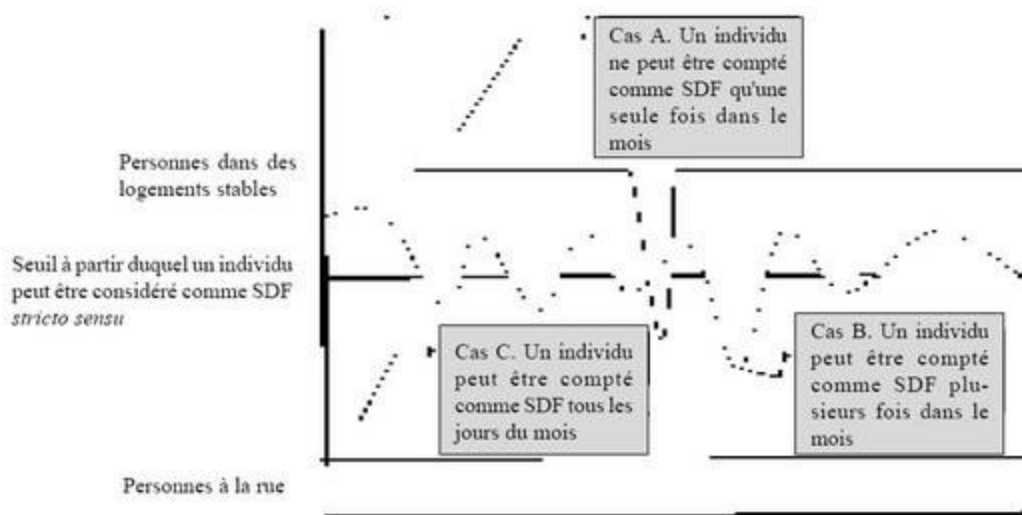
Parmi les personnes en situation de précarité, la population des Sans Domicile Fixe (SDF) revêt également des particularités quant à la sémantique, la définition et la représentation dans les statistiques publiques.

Définitions

D'après J. Damon, « si on retrouve le sigle SDF dès le XIX^{ème} siècle, ce n'est que très récemment que le terme s'est imposé. Il agrège désormais les significations de sans-logis (absence de logement), de sans-abri (victime d'une catastrophe), de clochard (marginal n'appelant pas d'intervention publique), de vagabond (qui fait plutôt peur), ou encore de mendiant (qui sollicite dans l'espace public). Des problèmes assez différents sont ainsi assemblés dans une même appellation. » (Damon, 2003, p. 31)

Comme expliqué par J. Damon, la terminologie SDF englobe des situations variées et regroupe des conditions de vie diverses, aussi bien des personnes vivant à la rue depuis plusieurs années, que des personnes ayant récemment perdu leur logement (par manque de moyens ou suite à une expulsion) ou encore des personnes demandeurs d'asile ou migrants mineurs (Mineurs Non Accompagnés – MNA).

J. Damon propose une matérialisation simplifiée des différents cas de figure à travers un graphique, construit sur une durée d'un mois, pour représenter les situations d'hébergement de trois cas choisis. Il cherche à symboliser, à travers ce schéma, qu'il existe une continuité de situation entre les personnes très mal logées, séjournant en centre d'hébergement ou habitations précaires et les personnes vivant à la rue.



Source : Damon J., « Les SDF en France : difficultés de définition et de prise en charge », *Journal du droit des jeunes*, vol. 223, no. 3, 2003, p. 34

La Fondation Abbé Pierre, dont les actions ciblent les personnes sans-abri et mal logées, définit dans son rapport annuel « l'État du mal-logement en France » les catégories suivantes : les personnes sans domicile sont les personnes qui vivent en hébergement généraliste, en CADA, à l'hôtel, enabri de fortune ou à la rue. Parmi les personnes privées de logement personnel apparaissent les personnes « hébergées chez des tiers de manière très contrainte ». Les mal-logés se composent de personnes vivant dans « des conditions de logement très difficiles du point de vue du confort et des personnes vivant en surpeuplement dit « accentué », c'est-à-dire qu'il leur manque deux pièces par rapport à la norme de peuplement ». S'agissant du mal-logement, il convient d'ajouter à ces catégories : les résidents de foyers de travailleurs migrants « dans des conditions de vétusté parfois dramatiques » ainsi que les personnes « en habitat mobile vivant dans de mauvaises conditions ».

Mesure

La complexité de cette terminologie impacte la capacité d'évaluer le nombre de personnes SDF ainsi que la fiabilité des statistiques publiées.

Selon le rapport « Pauvreté démultipliée » du Conseil National des politiques de Lutte contre la Pauvreté, de Mai 2021 : *Les chiffres Insee sur le nombre de sans-abri s'arrêtent à 2012 et sont, compte tenu de la croissance de ces dernières années, quasi unanimement considérés comme périmés. La dernière estimation, proposée en novembre 2020 par la Fondation Abbé Pierre, fait état de 300 000 personnes sans domicile au sens de l'Insee, parmi lesquels 27 000*

sans-abri, 180 000 en hébergement généraliste et 100 000 dans le dispositif national d'accueil des demandeurs d'asile.

Par ailleurs, certaines municipalités tentent de dénombrer les personnes sans-abri en organisant des « Nuits de la solidarité ». Initiée par la Ville de Paris en 2018, la Nuit de la Solidarité est une opération annuelle qui mobilise des bénévoles et professionnels du social afin de comptabiliser, à un instant donné et de nuit, le nombre de personnes se trouvant en situation de rue, c'est-à-dire « n'ayant pas d'endroit où dormir pour la nuit ou dormant dans un lieu impropre au sommeil (voiture, tente, hall d'immeubles, etc.) » (d'après la définition de la Ville de Paris) et a pour objectif de mieux appréhender le profil et les besoins de ces personnes afin de contribuer à l'amélioration des dispositifs et politiques publiques d'accueil, d'hébergement et d'insertion.

En Janvier 2022, une deuxième Nuit de la Solidarité a été organisée à Marseille, en collaboration avec le Samu social et d'autres associations de la ville. 455 personnes ont été interrogées, dans les rues de l'hypercentre et des principaux axes de la ville (hors squats, lieux privés, parcs et souterrains). Les résultats de cette enquête ont permis de relever les données suivantes :

L'âge moyen des personnes interrogées est de 43,7 ans, 24% ont plus de 55 ans. Les sans-abris sont des hommes à 80% et vivent dans la rue, pour 41% d'entre eux, depuis plus de 5 ans. Il ressort également que 57% des sans domicile sollicités vivent sans aucune ressource. 28% vivent uniquement de la mendicité. Par ailleurs, 43% ne peuvent pas prendre de repas chauds régulièrement et 37% ne parviennent pas à se doucher à fréquence régulière. Seuls 15% sont accompagnés socialement et 53% n'appellent plus ou n'ont jamais appelé le 115.

Source : Journal Marsactu, du 12 Juillet 2022

Les chiffrages de la population SDF sont donc basés sur des estimations, contraintes à de certaines imprécisions quant au profil des personnes, aux espaces et aux durées considérées. Finalement, le nombre de SDF en France, comme à Marseille, est inconnu à ce jour.

3. Impacts aggravants liés à la crise de l'épidémie de covid-19

Ces dernières années, les conséquences de l'épidémie de Covid-19 ont impacté et aggravé la précarité déjà présente dans le pays. S'il est difficile d'en mesurer exactement l'ampleur, la plupart des acteurs institutionnels et associatifs mettent en avant une aggravation de la situation,

la pandémie ayant fait basculer de nouvelles personnes dans la précarité, en dépit des mesures déployées par les politiques publiques. Particulièrement dans les grandes villes, à Marseille notamment, les constats des acteurs de terrains, tels que la Fondation Abbé Pierre ou le Secours Catholique, alertent quant à une grande complexification de la situation des personnes en situation de précarité, que ce soit des situation nouvelle ou préalable à la crise. En 2020, le Collectif ALERTE PACA (qui réunit une trentaine d'associations²), a publié un rapport afin d'alerter sur l'aggravation de la pauvreté sur la région PACA et parle alors « d'ultra-précarité ». De plus, ce qui peut aussi être vu comme un indicateur de dégradation de la situation de précarité à Marseille, des ONG de solidarité internationale ont ouvert des projets à Marseille, notamment Action Contre la Faim et Médecins Sans Frontières.

II. Acteurs associatifs luttant contre la grande exclusion et modalités d'actions

Le tissu associatif marseillais est très dense et particulièrement dans le secteur de l'aide aux populations en grande précarité. En effet et comme nous l'avons vu plus haut, le niveau de pauvreté dans la Région et dans la ville de Marseille est très élevé et les problématiques sociales associées sont multiples et la crise du covid-19 a également fragilisé une partie de la population et est venue renforcer une situation déjà dégradée. Les acteurs associatifs de l'aide sont donc nombreux pour tenter de répondre aux besoins des populations concernées.

1. Les acteurs historiques et institutionnels et l'aide apportée

Dans le secteur de l'aide et lutte contre l'exclusion, les acteurs historiques et institutionnels apportent majoritairement de l'aide matérielle aux populations en grandes précarité. Certaines associations mènent des projets pour des publics plus ou moins spécifiques (femmes victimes de violence, Mineurs Non Accompagnés, demandeurs d'asiles, personnes âgées) et développent principalement des projets accès sur l'accès aux droits, au logement, à la santé et à l'aide

² Associations du Collectif Alerte PACA : Action contre la Faim, ADN, Amicale du NID 13, Armée du Salut, Médecins Sans Frontières, Fondation Abbé Pierre, Fondation de Nice, MJF Jane Pannier, La Recampado, La Cimade, La ligue des droits de l'homme Paca, SOS Femmes 13, le Secours Catholique, Médecins du Monde, Mrap 13, Maavar, Uriopss, Petits frères des pauvres, HPFF, Fédération des acteurs de la solidarité, Réseau éducation sans Frontières 13, Réseau université sans Frontières 13, le collectif des habitants.es organisés du 3ème arrondissement de Marseille, Réseau hospitalité, Réseau santé Marseille sud, Association des usagers de la Pada, Coup de pouce aux migrants, ALCV Saint-Barthélémy, Pastorale des migrants, CCFD-TS

alimentaire. La diversité est également notable en termes d'ampleur géographique, de l'association locale marseillaise, jusqu'à la Fondation de dimension nationale, en termes de moyens financiers, ainsi qu'en termes de ressources humaines, de l'association 'familiale' fonctionnant uniquement avec un poignet de bénévoles, jusqu'à l'ONG de plusieurs centaines de bénévoles et de salariés (effectif national).

Il ne s'agit pas de lister ici l'exhaustivité des acteurs en présence mais plutôt d'en établir une photographie à travers les principales modalités d'actions pour en avoir une compréhension globale et identifier les types d'acteurs qui interviennent auprès d'un public commun à celui de l'association La Cloche.

Intervention d'urgence - Samu Social

Le Samu Social de Marseille assure sur toute la ville, l'assistance, l'accompagnement et le transport des personnes vulnérables vers les centres d'accueil et d'hébergement, avec un service 7 jours sur 7, de 7h à 0h30, à travers un dispositif d'équipe mobile assurant des maraudes.

Les Samu sociaux de France définissent la maraude comme étant le « premier maillon du dispositif de veille sociale » (Fédération nationale des Samu Sociaux, 2018). Les maraudes se déroulent tout au long de l'année, avec des équipes composées de bénévoles et de professionnels allant à la rencontre des personnes à la rue. Pendant l'hiver, périodes dites de « grand froid », certains dispositifs spécifiques d'hébergement d'urgence sont déployés et pendant l'été, lors de fortes canicules, le service est également renforcé.

Ces équipes mobiles ont pour objectif d'apporter une écoute, une aide de premier secours et d'initier un parcours d'insertion, le cas échéant. Les maraudes fonctionnent sur un dynamique « d'aller vers » particulièrement pertinente dans le cas des personnes les plus isolées, qui ne sollicitent parfois même plus les dispositifs de droit commun.

Accueil de jour - exemple de la Fondation Abbé Pierre

La Fondation Abbé Pierre a mis en place des lieux d'accueil de jours, appelés Boutique Solidarité, à destination des personnes en situation de grande vulnérabilité ou en situation d'errance. La première Boutique Solidarité a été créée à Marseille, en 1991. Ces lieux d'accueil offrent aux personnes reçues la possibilité de se poser, de se reposer, de prendre une collation, une douche, de laver leur linge et d'être écoutées, orientées, accompagnées. L'objectif, avec le temps, est que les personnes accueillies retrouvent peu à peu confiance et s'inscrivent dans une

nouvelle dynamique afin de rechercher un hébergement, un logement, ou faire valoir leurs droits administratifs.

Aide alimentaire et vestimentaire - exemple de On se gèle dehors

L'association marseillaise On se gèle dehors est une association d'aide aux personnes sans-abris et propose des distributions de vêtements, de produits alimentaires et de première nécessité, collectés notamment grâce à la participation de commerçants et de leurs invendus. Les distributions se déroulent généralement sur une des places publiques ou lieux-clé de la ville, identifiées comme lieux accessibles pour les personnes bénéficiaires.

Lien social - exemple du Secours Catholique

Le Secours Catholique à Marseille a pour mission d'apporter un soutien moral et une assistance aux personnes en situation de rue. Les équipes de la délégation de Marseille disposent de deux lieux d'accueil de jour et réalisent également des maraudes tous les soirs de la semaine. De 19h à 24h, une équipe de bénévoles réalise des maraudes à bord d'un véhicule dans les rues du centre de Marseille, de Sainte Marguerite à la Canebière, à la rencontre des personnes vivant dans la rue pour leur proposer une collation chaude, un soutien matériel (couvertures, livres, produits d'hygiène...) et un temps d'échange et de discussion.

2. Les innovations sociales et dispositifs alternatifs

L'aide matérielle apportée par les acteurs historiques et institutionnels du secteur repose sur un fonctionnement assez traditionnel : bien que les dispositifs évoluent dans un souci d'amélioration ou de réponses plus adaptées aux besoins des publics précaires, il s'agit de dispositifs opérationnels relativement stables et institués. D'autres dispositifs ont vu le jour dans ce secteur dans une volonté d'innovation sociale, bien souvent, suite à un constat lié aux besoins des publics ou encore afin de rompre avec des schémas classiques qui ne semblent pas impacter la cause des problèmes mais en traiter seulement les conséquences. C'est le cas par exemple des initiatives d'*Un logement d'abord* qui fait le postulat que les personnes vivant à la rue rencontrent un trop grand nombre d'obstacles à leur réinsertion tant qu'elles ne peuvent pas bénéficier d'un logement stable et salubre. Certaines associations développent ainsi des projets basés sur l'accès à un logement en première instance puis mettent en place un accompagnement social et/ou médical autour de la personne pour, dans un deuxième temps, lui permettre de reprendre des démarches d'insertion sociale et professionnelle.

Autre dispositif innovant mis en place pendant la crise sanitaire, *Villa Georgette à Montpellier* propose par exemple un accueil inconditionnel et sans limite de temps dans des *Tiny Houses* individuelles associées à des appartements. Les résidents participent directement à la vie de la résidence, sans règlement intérieur, reposant sur un conseil d'habitants. Le dispositif entend ainsi souligner l'importance de l'autonomisation des personnes en situation de précarité, par opposition à une approche qui pourrait être perçue comme infantilisante, critique souvent faite aux dispositifs d'urgence. Ces différents dispositifs posent la question de la « juste distance » dans l'accompagnement des publics à la rue.

Parmi les innovations notables dans le registre de l'action associative à destination des personnes sans domicile, l'association Étude, Sensibilisation et Prévention de l'errance (ESP'errance), créée en avril 2008 par deux bénévoles du Samu social de la Croix Rouge, a été fondée sur les besoins exprimés par les personnes en situation d'exclusion et une volonté d'apporter un service complémentaire aux autres structures. L'une des problématiques principales que rencontrent les personnes SDF est en effet méconnue : comment mettre en sécurité ses bagages et effets personnels ? Il est parfois possible d'utiliser des consignes mais cette solution comporte néanmoins plusieurs écueils : le coût, les horaires et le nombre insuffisant d'équipements dans la ville. De ce constat est né le projet La Bagagerie : un lieu en centre-ville de Marseille où les personnes en situation d'errance peuvent bénéficier de 40 casiers sécurisés et gratuits mis à leur disposition pour leurs effets personnels. Elles y trouvent également un espace d'accueil et d'échange, des ordinateurs avec accès Internet gratuit, des places offertes aux activités socioculturelles et des invitations aux missions bénévoles et aux conseils de gestion de l'association.

Parmi les associations ayant une approche différenciée, La Cloche propose une action innovante et relativement inédite dans le secteur associatif.

3. Association La Cloche, lutter via la création de lien social

L'association La Cloche a été fondée en 2014, à l'initiative de Louis-Xavier Leca, avec comme objet de « changer le regard porté sur le monde de la rue et encourager le “faire ensemble” entre voisins avec ou sans domicile, pour construire une société plus inclusive » (article 2 des statuts 2019). Son projet s'est développé sur les postulats suivants :

- Ce dont les personnes à la rue souffrent le plus est l'ignorance de leurs conditions d'existence de la part du grand public, se traduisant en exclusion sociale

En 2014, en France, près de 150 000 personnes sont sans domicile (à la rue, en centre d'hébergement, hôtel social, bidonville, squat...) et ce nombre a augmenté de 50% depuis 2004. En plus de leurs conditions matérielles précaires, une des difficultés principales rencontrées est le sentiment de rejet de la part des riverains. (Rapport d'activités La Cloche 2016)

- Des citoyens ont envie d'aider les personnes à la rue mais ne savent pas quoi faire ni comment agir

D'après l'étude BVA mandatée par Emmaüs en 2006 auprès des sans-abri accueillis ou hébergés dans les centres de l'association (presque tous situés en région parisienne), afin de mieux connaître leur quotidien, leurs attentes, leurs perceptions du dispositif et de leur situation et la manière dont ils envisagent l'avenir, 79% des personnes interrogées, en rupture avec leur environnement, ont indiqué être à la recherche de "réconfort physique et moral". Par ailleurs, dans la liste des réponses proposées, "garder une bonne image de soi" arrive en 3^{ème} position de leurs préoccupations après se loger et se nourrir. Et enfin, 83% d'entre eux ressentent le rejet des passants et des commerçants.

Sans prétendre agir sur l'ensemble des causes de l'exclusion et de la situation des personnes à la rue, très diverses, l'association La Cloche cherche à proposer un palliatif à l'isolement des personnes cibles. Le système de La Cloche repose sur des interactions sociales directes entre les personnes avec et sans-domicile. L'objectif qualitatif principal attendu est la baisse du sentiment de rejet que peuvent ressentir les personnes à la rue ainsi qu'une meilleure visibilité de leurs conditions de vie de la part du grand public. La création et le développement du lien social étant au cœur de l'objet associatif, la constitution et fédération de la communauté de bénévoles de La Cloche est un élément crucial pour l'association.

Comme on l'a vu plus haut, les acteurs luttant contre l'exclusion sont déjà nombreux. Au quotidien, ils agissent dans les domaines de l'hébergement, de la santé, de l'emploi etc. et certaines maraudes permettent d'offrir du lien et des interactions aux plus isolés et les aident à s'orienter vers un accompagnement social, qu'il soit ponctuel ou dans la durée (hébergement, aide alimentaire etc.). Face à ce tissu social déjà très dense, La Cloche se positionne en complémentarité avec les dispositifs préexistants, en développant une nouvelle approche : un appui quotidien décentralisé et aux mains de tous, complémentaire et partenaire de l'action

sociale existante. Cette approche se veut universaliste, en élargissant les acteurs impliqués au quotidien envers le public sans-abri.

La Cloche veut participer à faire émerger « une société où le modèle dominant est l'inclusion » (site internet La Cloche), dans lequel chacun est respecté, valorisé et a la possibilité de contribuer. Cela passerait par un changement de regard porté par le grand public sur la vie à la rue et en allant au-delà du concept du bénéficiaire. « La Cloche agit contre l'exclusion des personnes en situation de précarité en donnant à chacun et chacune les possibilités de créer du lien social de proximité où chaque citoyenne et citoyen, peu importe sa situation, se sent libre de contribuer et de s'engager » (site internet La Cloche).

Le Carillon est le programme historique de l'association La Cloche. Il s'agit d'un réseau solidaire de proximité entre commerçants et habitants avec et sans domicile. Le commerçant signale sa solidarité en apposant un label sur sa vitrine ; ainsi la personne dans le besoin se sait la bienvenue et peut accéder à un certain nombre de services. Sous ce label, on retrouve des pictogrammes qui représentent les services mis à disposition : recharger son téléphone, boire un verre d'eau, accéder aux toilettes, bénéficier du Wifi, imprimer ou photocopier des papiers administratifs, réchauffer un plat au micro-ondes, garder des affaires etc. Un citoyen peut également décider de « consommer solidaire » en pré-payant des produits en attente, à l'image du concept du « café suspendu » (possibilité pour le client de régler un second café qui sera offert à qui n'aura pas les moyens d'en payer un).

« Les objectifs transversaux de ce programme sont :

- Favoriser les liens bienveillants de proximité, entre sans domicile, commerçants et habitants
- Inviter aux échanges de services simples qui améliorent la vie de chacun
- Sensibiliser et changer le regard porté sur les sans domicile et sur soi-même »

(Rapport d'activités La Cloche 2016)

Pourquoi « La Cloche » ? *Au 12^{ème} siècle, les jours de marché, sous les grandes halles, une grosse cloche était actionnée pour prévenir de la fermeture des transactions. Lorsque la cloche sonnait, les démunis attendaient que les étals soient remballés et les commerçants partis pour récupérer les denrées restantes. Depuis "être un môme de La Cloche" ou "Clochard" signifie "faire partie des démunis, des indigents, des exclus".*

L'antenne marseillaise de La Cloche a été créée en 2017, son ancrage s'est dans un premier temps opéré dans la zone centre de la ville (Cours Julien, La Plaine, Noailles, Les Réformés) et s'est progressivement étendu jusqu'au Vieux port, au quartier du Panier et aux quartiers alentours de la Gare Saint-Charles. En 2019, l'équipe décide de développer la zone Sud, allant aujourd'hui du quartier de Castellane jusqu'aux plages du Prado (particulièrement pertinent l'été car une grande partie des personnes vont y séjourner pour avoir accès aux douches publiques). Aujourd'hui l'équipe salariée, composée uniquement de femmes, compte trois coordinatrices et une personne en alternance encadrées par une Directrice d'Antenne et la communauté de bénévoles représente environ une soixantaine de personnes plus ou moins actives.

III. Enjeux liés à l'inclusion des personnes concernées

Dans un tel contexte, les enjeux peuvent être nombreux. Comme nous l'avons vu, la difficulté liée à la définition et à la mesure des publics bénéficiaires des associations de lutte contre l'exclusion est particulièrement complexe et rend difficile la compréhension des problématiques et des besoins sociaux associés à ces situations hétérogènes. Parmi les préconisations des acteurs de terrain pour pallier cet obstacle et favoriser la mise en œuvre des politiques publiques, citons celle proposée par le Collectif ALERTE, la création d'un observatoire des grandes pauvretés à l'échelle marseillaise, afin notamment d'identifier les situations les moins visibles. D'autre part, la multiplicité des acteurs présents dans le domaine et notamment les acteurs associatifs, requiert pour une efficacité dans l'action, une coordination inter-acteur ainsi que des dispositifs pensés et élaborés en complémentarité afin de répondre aux plus près des besoins des populations ciblées. Nous avons choisi ici de centrer le propos sur les enjeux de l'inclusion des personnes concernées, depuis la notion de la participation aux projets et à la gouvernance associative jusqu'au concept de bénévolat inclusif.

1. L'inclusion à travers la participation

Si la notion de participation est depuis longtemps assez courante dans la dimension de participation citoyenne, et notamment dans le cadre de la politique de la ville à travers le concept de démocratie participative, elle est relativement nouvelle pour le secteur médico-social et social.

La loi 2 Janvier 2002 du Code de l'Action Sociale et des Familles a instauré un droit des usagers à participer à la vie de la structure dans laquelle ils sont accueillis ou accompagnés, selon l'article L. 311-6 : « afin d'associer les personnes bénéficiaires des prestations au fonctionnement de l'établissement ou du service, il est institué soit un Conseil de la vie sociale, soit d'autres formes de participation. Les catégories d'établissements ou de services qui doivent mettre en œuvre obligatoirement le Conseil de la vie sociale sont précisées par décret. Ce décret précise également, d'une part, la composition et les compétences de ce conseil et, d'autre part, les autres formes de participation possibles ».

Elément central de cette loi, la participation des usagers prend alors deux formes :

- La participation de l'utilisateur à sa propre prise en charge qui se traduit par un accompagnement individualisé et la mise en place de documents d'accompagnement spécifiques, comme les projets personnalisés
- La participation à la vie et au fonctionnement de l'établissement

Depuis la promulgation de cette loi, chaque usager devrait accéder au droit de pouvoir participer à la définition de son projet d'accueil et d'accompagnement et au fonctionnement de l'établissement par lequel il est concerné.

D'autre part, plusieurs plans gouvernementaux prévoient l'utilisation de ce principe d'actions comme clé dans les politiques liées à la lutte contre la pauvreté, comme par exemple, le plan pluriannuel contre la pauvreté et pour l'inclusion sociale de Janvier 2013, ou encore le Plan d'action en faveur du travail social et du développement social. Ce dernier recommande notamment que « La participation des personnes [soit] recherchée à toutes les étapes des politiques publiques : depuis leur élaboration, jusqu'à leur mise en œuvre et à leur évaluation. » (Bouquet, Jaeger, 2017, p. 7).

Malgré les dispositions et l'inclusion de ce principe dans les politiques publiques du secteur social, il semblerait que le réel enjeu reste celui de la mise en œuvre d'un tel principe. Joëlle Zask identifie trois formes de participation : « prendre part, contribuer (apporter une part), bénéficier (recevoir une part). Ces formes s'inscrivent dans un éventail de possibilités allant d'une démocratie faible, dans laquelle les personnes prennent part, certes, mais subissent leur participation sans pouvoir se faire entendre, à une démocratie forte dans laquelle les capacités d'initiative vont jusqu'à un exercice effectif du pouvoir de tous » (Jaeger, 2017, p. 17). Il existe donc plusieurs façons d'envisager la participation des personnes, qui varient d'un organisme à un autre, d'un public concerné à un autre.

Dans le domaine de l'hébergement et du logement, citons l'exemple du Conseil Consultatif Régional des Personnes Accompagnées (CCRPA), qui est une instance qui rassemble des personnes en précarité accompagnées par des dispositifs, des professionnels du secteur et des élus représentants de l'Etat ou des collectivités. Mise en place en 2012 dans la Région PACA et animée par l'URIOPSS³, cette instance permet aux personnes accueillies ou accompagnées de participer à l'élaboration, au suivi et à l'évaluation des politiques publiques liées à l'hébergement et au logement. Le dernier CCRPA qui a eu lieu le 12 Juillet 2022 avait d'ailleurs pour objet la participation des personnes concernées aux instances de décisions.

2. L'inclusion à travers la pair-aidance

Le concept de pair-aidance peut se définir comme une approche qui consiste « à ce que certains viennent en aide à leurs pairs à partir de leur savoir expérientiel » (Catonné, Arveiller, 2020, p. 2). Apparu en France d'abord dans le domaine de la santé mentale à travers les Groupes d'Entraides Mutuelles (GEM), pour les personnes souffrant de handicap psychique, l'approche par la pair-aidance est originaire des Etats-Unis où le mouvement de *self-help* (traduction "s'aider soi-même"), groupe d'entraide dans le cadre de la lutte contre le sida, est né dans les années 1930.

Aujourd'hui, la valorisation des savoirs expérientiels des personnes ayant traversé diverses situations (addictions, maladie, vie à la rue) semble de plus en plus pertinente notamment au regard de la mesure de l'intérêt et des bienfaits liés à cette approche.

La stratégie nationale de prévention et de lutte contre la pauvreté du Ministère des solidarités et de la santé de 2019 l'évoque d'ailleurs comme une typologie d'approche à favoriser dans le travail social, en plus de la participation. « Le premier des impératifs pour redonner pleinement sens et efficacité au travail social c'est d'associer les personnes concernées à la conception, la mise en œuvre et l'évaluation des politiques de solidarité. À l'image des progrès significatifs enregistrés dans le champ sanitaire, la stratégie pauvreté porte les exigences d'une démocratie sociale aboutie permettant de généraliser les instances participatives et les comités d'usager et de relancer l'action collective. Pour accompagner cette transformation des pratiques, les personnes accompagnées, les bénévoles et les travailleurs sociaux peuvent bénéficier de

³ Union inter-Régionale Interfédérale des Organismes Privés, Sanitaires et Sociaux

formations permettant de développer la pair-aidance par des formations croisées et développer ainsi la « capacitation » des personnes ».

3. L'inclusion à travers le bénévolat inclusif

Le troisième dispositif lié à l'inclusion des personnes concernées est le bénévolat inclusif. Il n'existe pas de définition du bénévolat inclusif, c'est une terminologie utilisée principalement par l'association La Cloche. Si l'on se réfère à la définition du dictionnaire, "inclusif se dit de quelqu'un ou quelque chose qui n'exclut personne et qui vise à réunir toutes les sensibilités, à inclure chacun". L'association La Cloche revendique une pratique de bénévolat inclusif en ce sens précis et souhaite ainsi favoriser l'engagement de tous, sans condition préalable pour devenir bénévole, que ce soit en termes de temps disponible ou de compétences à mobiliser pour les actions. Le projet associatif reposant sur la volonté de lutter contre l'exclusion des personnes en situation de précarité, il est essentiel de s'appuyer sur ce type de démarche et permettre notamment à des bénéficiaires d'être aussi bénévoles.

Dans le cadre de mon stage, j'ai eu l'opportunité de réaliser une étude quantitative sur la première rencontre et la première action réalisée avec La Cloche pour les bénévoles intégrés depuis Septembre 2021 (cf. annexe 1). A travers cette étude, on constate que sur les 42 bénévoles intégrés entre Septembre 2021 et Août 2022, 30% ont rencontré La Cloche à travers les lieux de repères et 30% ont connu La Cloche à travers un bénévole déjà intégré. Si la donnée relative à une "porte d'entrée" durant les permanences de repères semble cohérente, ces permanences étant en effet un des moments privilégiés pour rencontrer les personnes en grande précarité, construite avec des partenaires reconnus, l'importance de la dynamique de bouche-à-oreille des bénévoles n'avait pas été autant mesurée. Il semble que les bénévoles sont enclins à communiquer sur l'association dans leur réseau amical et familial et il est assez fréquent qu'ils invitent leurs proches notamment lors des événements solidaires qui ont lieu une fois par mois. Approcher ainsi l'association par la sphère amicale et la découvrir à travers des moments organisés pour favoriser le lien social et la solidarité semble être des circonstances favorables qui entraînent par la suite une volonté de s'investir et participer aux actions. Cette donnée peut symboliser l'intérêt des bénévoles à porter le projet de l'association, l'utilité qu'ils y reconnaissent et la confiance qu'ils y portent mais également l'intérêt de porter l'idée d'un bénévolat inclusif, ouvert à tous.

Chapitre 2 : Cadre théorique pour étudier l'engagement des bénévoles bénéficiaires

Ce chapitre aura pour objet le cadre théorique relatif à la question de recherche. En premier lieu, une présentation des concepts de désaffiliation sociale et de reconnaissance nous permettra d'éclairer les situations vécues par les personnes en situation de grande précarité. Puis, dans un souci d'analyse des enjeux de la notion de réciprocité affichée par l'association La Cloche pour décrire son action, une réflexion autour du don, de la dette et des logiques d'échange sera menée. Enfin, après un état de l'art de la sociologie de l'engagement et de l'étude des mouvements militants, nous nous attardons sur les travaux de Dan Ferrand-Bechmann et Camille Hamidi relatifs aux motivations individuelles à l'engagement et à leurs spécificités dans le cas des personnes concernées ou précaires.

I. Éclairage sur les processus vécus lorsqu'en situation de grande précarité

1. Les processus liés à l'exclusion sociale : désaffiliation et disqualification sociale

Robert Castel s'intéresse aux processus de l'exclusion sociale. Dans son ouvrage « de l'indigence à l'exclusion : la désaffiliation » (1991), Castel définit la désaffiliation comme résultat d'un basculement de l'individu, de l'intégration à l'exclusion sociale, engendré par diverses problématiques (accès au logement, à la propriété, aux activités sociales etc.) et résultant à des conséquences vécues négativement, notamment des tensions ou des ruptures avec la sphère familiale et amicale. Il analyse les conséquences de la détérioration de ces liens sociaux, comme passage d'une « zone d'intégration vers une zone de vulnérabilité avec le risque de finir dans une zone de désaffiliation » (Gajac, 2015).

Pour Castel, lorsqu'une personne occupe un emploi stable, jouit de relations sociales solides dans ses liens familiaux ou amicaux, elle évolue dans un cadre sécurisé qu'il définit comme « zone d'intégration ». Lorsque l'emploi est précarisé et que l'environnement social se dégrade, la personne est ainsi placée dans un cadre de fragilité, qui constitue la deuxième zone, celle de la vulnérabilité. Enfin, la désaffiliation est une zone caractérisée par une perte de repères et une situation de rupture, une absence d'emploi et un isolement social, l'individu est alors très

fortement fragilisé. Il se retrouve « à distance, en dehors du tissu de relations qui forment l'unité, la cohérence d'une société » (Gajac, 2015), il est alors « désaffilié ».

Ce concept de désaffiliation, que Castel préfère à celui 'd'exclusion', permet de considérer l'articulation entre un axe d'intégration par le travail et un axe d'insertion par la dimension relationnelle et les réseaux de sociabilité. Les différentes zones : intégration, vulnérabilité, désaffiliation, sont ainsi qualifiées par un niveau de densité des rapports sociaux, au croisement des deux axes.

On peut ajouter pour compléter ce tableau le concept de « disqualification sociale », issu des travaux de Serge Paugam et dans la continuité de ceux de Castel, qui symbolise la double disqualification engendrée par une situation de vulnérabilité : disqualification de l'individu par lui-même (démotivation, perte de confiance en soi, sentiment d'inutilité sociale) et disqualification par le regard des autres (stigmatisation, discrimination), opérationnalisant ainsi au niveau individuel l'approche sociologique.

2. Les processus liés à l'estime sociale : la sphère de reconnaissance de la solidarité

La théorie de la reconnaissance d'Axel Honneth, introduite en 1992, pose l'idée que « l'existence des individus et des collectivités ne consiste pas seulement dans des échanges de biens et de services utiles à la conservation de soi, mais aussi des « attentes de reconnaissance » de la part d'un autrui approuvateur » (Halpern, 2011). Honneth développe ainsi une idée de la société comme étant organisée autour de « sphères de reconnaissance » car incluant des membres et leurs permettant d'accéder à une reconnaissance mutuelle. Il distingue trois sphères différentes, la sphère de l'amour : la vie privée dans laquelle les gens sont autorisés à se reconnaître en fonction de leurs besoins spécifiques, la sphère du respect légal établie par le droit moderne permettant à chacun de se reconnaître mutuellement comme une personne autonome et la troisième sphère, celle de la solidarité, dans laquelle les gens sont supposés se reconnaître mutuellement pour leurs capacités respectives. En effet, au-delà de l'amour et du respect, Honneth considère aussi la nécessité d'une forme d'estime permettant aux individus de se rapporter positivement à leurs capacités et de voir leur singularité reconnue par les autres, qu'il intitule « estime sociale ». « Si c'est à travers les relations affectives que l'enfant acquiert la *confiance en soi* qui lui permet de se considérer comme un être de besoins, et à travers les relations juridiques que la personne acquiert le *respect de soi* qui lui permet de se considérer comme responsable de ses actes, c'est dans les relations de solidarité et au sein de la division

sociale du travail que l'individu parvient à l'*estime de soi* qui lui permet de se concevoir comme un individu utile socialement » (Genel, 2022). Selon Honneth, cette estime est le résultat d'une évaluation positive de la singularité et spécificité de l'individu sur la base de sa contribution à la société. Il considère qu'il n'est possible de s'estimer ou de développer un sentiment de sa propre valeur que si la société reconnaît notre contribution individuelle comme digne d'estime. Ainsi, si l'estime sociale est menacée d'une quelconque discrimination, cela engendre également une menace pour l'estime de soi. Il est à noter que, selon Honneth, la reconnaissance est située dans un système de valeurs et que l'estime sociale ne se construit qu'à travers l'évaluation, dans un cadre référentiel de valeurs sociologiques et morales, des contributions individuelles relatives à la réalisation de buts sociaux reconnus.

II. Logique du don comme créatrice de lien social et génératrice de dette positive

Afin de penser les fondements du bénévolat et de l'engagement associatif, souvent présentés comme altruiste ou généreux, il nous semble important de revenir sur les notions de don et de contre-don, centrales en sociologie. Marcel Mauss dans son *Essai sur le don* (1923) décrit le don comme un « fait social total », autrement dit qu'il implique tous les membres d'une société ou d'une communauté et est présent dans une multitude de dimensions de la vie sociale. En tant que fait social total, le don implique une circulation complexe et réciproque des échanges entre donateurs et donataires. En se basant sur l'étude des règles de la vie sociale de certaines sociétés polynésiennes, Mauss élabore une analyse générale du don, qu'il décrit comme un processus social en trois dimensions : donner > recevoir > rendre.

1. Le don créateur de lien social

A la suite de Marcel Mauss, Jacques T. Godbout a réalisé de nombreux travaux sur le don et va l'associer à « ce qui circule entre nous » (titre de son ouvrage de 2007), le qualifiant ainsi plutôt d'acte réciproque et non pas de transfert unilatéral et gratuit, comme généralement défini. Godbout va introduire la notion de « valeur de lien » comme typologie de valeur associée à l'échange de bien, en plus des valeurs habituellement reconnues en économie, celle d'usage et celle du marché. La valeur de lien représente pour Godbout « l'importance de l'autre indépendamment de ce qui circule » (Godbout, 2007, p. 117) qu'il identifie avec le don, car ce qui compte dans le don n'est pas la chose donnée mais la relation qu'il crée. La relation ainsi

créée n'est de plus pas seulement interindividuelle mais elle est un lien qui se multiplie au service d'autres bénéficiaires, et devient alors créatrice de lien social. « En donnant, le donateur fait don de lui-même, affirme son individualité, la valeur de sa personne, tout en devenant symboliquement membre d'une totalité sociale qu'il contribue par son geste à instituer. Le geste du don et le lien qu'il tisse instituent conjointement le Je, le Tu et le Nous » (Chanial, 2008, p. 31).

Jacques T. Godbout, avec Alain Caillé, ont introduit dans le débat social la nécessité de penser l'échange, y compris économique, comme un acte de don créateur de liens sociaux. Selon ces sociologues, le don n'est constructeur de lien social humain qu'à la condition où il établit une chaîne où celui qui reçoit a déjà donné ou donnera. Godbout souligne en effet la force du principe de réciprocité comme dénominateur commun à tous les types de don, « je désigne par là non pas le fait de l'équivalence entre les choses qui circulent, ni même la recherche d'une telle équivalence chez les partenaires, mais cette force qui incite celui qui reçoit à donner à son tour (et non pas à rendre), soit à celui qui lui a donné soit à un tiers » (Godbout, 2004, p. 224). D'autre part, cette réciprocité serait obligée comme une façon d'obtenir une place et une identité dans la société mais « c'est une obligation sans but ni sanction qui relève plus de l'opportunité personnelle que de la contrainte sociale, qui garde sa gratuité en pouvant être activée par chacun » (Lichtenberger, 2010, p. 3). Enfin, cette chaîne peut par ailleurs s'établir sans que la réciprocité ne s'opère à travers un don de même ampleur, « le « vrai » don peut être réciproque, mais cela ne signifie pas le retour d'un équivalent : « redonner n'est pas rendre ». La réciprocité est asymétrique » (Lichtenberger, 2010, p. 3).

2. Le don générateur de dette positive

L'enquête portant sur l'expérience vécue des personnes aussi bien en termes de trajectoire individuelle que de ressenti émotionnel, il semblait intéressant d'observer également un des éclairages du don et des logiques d'échange par le champ de la psychologie.

François Balta, Psychiatre, thérapeute familial et formateur à l'approche systémique, s'appuie également sur Marcel Mauss et le don comme fait social total, il apporte cependant une finalité différente à la logique donner > recevoir > rendre et propose de substituer le dernier terme par "donner à son tour". Il précise ainsi que le don ne fonctionne pas en circuit fermé mais qu'il est une ouverture à la fois dans l'espace (donner à d'autres, à des inconnus, à des étrangers) et dans le temps (transmettre à travers les générations), il en fait alors une description circulaire. D'autre

part, pour que le don ait de la valeur et qu'il existe pleinement, il faut qu'il soit reçu. « Je donne de la valeur à celui qui me donne parce qu'il a été capable d'avoir quelque chose d'intéressant à offrir » (Balta, 2022). Quand on donne, on ne s'appauvrit pas, on s'enrichit de cette reconnaissance que le don est reçu. Ce don fait ainsi exister un *je* et un *tu*, en donnant de la valeur à celui qui donne mais aussi à celui qui reçoit.

Balta distingue deux caractéristiques du don :

- la gratuité, donner sans attendre en retour excepté la construction d'une relation de réciprocité d'attention
- la spontanéité, le choix de ce qui est donné et à qui cela est donné

Ces deux caractéristiques sont construites dans la relation sociale entre celui qui donne et celui qui reçoit. Celui qui reçoit, en acceptant de recevoir, donne quelque chose à celui qui lui a donné, il lui donne l'occasion de se sentir estimable, valable, intéressant, attentif, bienveillant, généreux etc.

Balta positionne également le don parmi des logiques d'échange dans lesquelles chacun est nécessairement impliqué. Il en distingue trois : une logique en tant que consommateur/producteur, celle du marché, qu'il intitule le « donnant-donnant », une logique en tant que citoyen, d'appartenance à un groupe ou à un État, le « dû » et une logique en tant que sujet singulier, celle du « don ». Le principe de base de la logique du « donnant-donnant » est de maximiser ses gains et minimiser ses pertes, il s'agit de l'intérêt personnel. La logique du « dû » est basée sur la relation du sujet à l'Etat dans laquelle sont développées des attentes envers l'Etat en termes de protection et de respect des droits. La troisième logique de l'échange est celle du don, basée sur l'humanisation des relations. Chacune de ces logiques engendre une dimension de dette différente. Dans la logique du « donnant-donnant », la dette est négative, elle diminue la liberté de celui qui l'acquitte, dans le « dû », la dette est invisible car anonyme et collective à l'ensemble de citoyens et dans le « don » la dette peut être dite positive lorsque le circuit du don s'accomplit correctement. C'est en effet une dette « qui élève » car avoir reçu donne envie de donner à son tour. Cette dette positive mobilise et aide le receveur à trouver des ressources insoupçonnées grâce à l'envie générée de donner à d'autres.

III. Bénévolat et motivations individuelles à l'engagement

1. D'une sociologie de l'engagement à une sociologie du bénévolat

Parmi les travaux sociologiques, nombreux sont ceux qui interrogent le monde associatif par le prisme de l'engagement et du militantisme, depuis les années 1960 avec l'analyse des logiques de l'action collective (Olson, 1965) jusqu'aux motivations à l'action collective (Harvard-Duclos et Nicourd, 2005). À partir des années 1990, plusieurs sociologues considèrent l'engagement comme étant moins militant et s'interrogent sur ces mutations, notamment Jacques Ion (1997) qui questionne « la fin des militants » reposant sur un affaiblissement de l'engagement politique traditionnel, partisan ou syndical, à la faveur d'un engagement motivé plutôt par l'action que par une idéologie. François Héran (1988) ainsi qu'Edith Archambault (1997) développent une sociologie des adhérents associatifs et des bénévoles en étudiant leurs profils, caractéristiques et représentations dans le secteur associatif. Cet engagement citoyen ou vocation, perçu comme étant « naturel » par ceux qui s'y reconnaissent, le bénévolat est pourtant, selon Bénédicte Havard Duclos et Sandrine Nicourd « toujours le produit d'un ajustement entre une histoire personnelle et le cadre associatif dans laquelle elle se déroule » (Havard Duclos, Nicourd, 2005, p. 62).

Pour Danièle Demoustier (2002), l'utilisation du terme « bénévole » a émergé tardivement et a été en premier lieu associé au terme « militant ». Selon Dan Ferrand-Bechmann « définir le bénévolat est un exercice difficile. Dans le vocabulaire des sociologues, il se conjugue dans l'univers du don. [...] Le bénévolat est une action libre, sans rémunération et en direction de la communauté : travail pour 'l'honneur' » (Ferrand-Bechmann, 2000, p. 13).

Pour les publics concernés, il s'agit d'étudier alors l'évolution des normes en matière d'engagement et de revendiquer plutôt le statut de « bénévole » que celui de « militant », au regard du concept du don et de sa gratuité. Ainsi, pour Alain Caillé « le don est le moyen par lequel se noue le pacte associatif » (Caillé, 1998). Le Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales (MAUSS) défend ainsi un associationnisme à institutionnaliser. En 2004, à l'occasion du Congrès de l'Association française de sociologie (AFS) à Villetaneuse, se crée un groupe de travail axé sur la « sociologie de l'engagement, de la vie associative et du bénévolat ». L'ouvrage qui résulte des travaux de ce groupe interroge l'engagement des bénévoles à l'aune de leurs motivations, de leurs pratiques mais également de leurs systèmes de valeurs en fonction de leurs parcours (Ferrand-Bechmann, 2004).

2. Études des motivations individuelles

Dans ses travaux, la sociologue Dan Ferrand-Bechmann a étudié les motivations individuelles des bénévoles. Elle observe ainsi que l'engagement s'inscrit parfois dans des associations qui portent un objet les concernant directement (association de cancérologie pour d'anciens malades), et d'autres fois dans une cause qui ne les touchent pas directement (les bénévoles aux Restos du cœur par exemple). Ils s'engageraient ainsi dans des actions dans le but de témoigner ou de « rendre ce qu'ils ont reçu », ou bien avec la volonté d'aider ou de plaider pour d'autres.

- *Engagement des bénévoles concernés : lien social et légitimité par le vécu*

À travers l'étude des bénévoles « concernés » (des malades en rémission, des proches de malades ou proches d'anciens malades étant décédés à la suite d'un cancer) dans les associations de lutte contre le cancer en France, Lionel Pourtau, Jean-Philippe De Oliveira et Dan Ferrand-Bechman mettent en exergue que la motivation des bénévoles est fondée sur une logique de don. Faisant référence à Alain Caillé (2007), « ce qui circule dans cet échange, sans logique de retour, est une prestation en vue de créer, maintenir ou régénérer du lien social ». Alain Caillé insiste en effet sur cette spécificité du don contemporain qui amène à s'adresser aux étrangers pour « compenser la froideur et l'impersonnalité des systèmes du marché et du service public » (Pourtau, De Oliveira, Ferrand-Bechmann, 2014, p. 69). Cette volonté de reconstruire un lien social est une motivation pour les bénévoles « concernés » pour s'engager. D'autre part, les auteurs soulignent que « le bénévole « concerné » s'investit dans une économie du don complexe qui a autant à voir avec lui qu'avec l'autre » (Pourtau, De Oliveira, Ferrand-Bechmann, 2014, p. 70). En d'autres termes, même s'il s'engage pour l'autre, ce qu'il réalise en tant que bénévole est également centré sur sa propre personne, car il est aussi là pour ajuster, régler des choses avec lui-même. Une des autres spécificités des bénévoles « concernés » que mentionnent les chercheurs est une légitimité basée sur le vécu. En effet, le bénévole ayant connu l'expérience de la maladie sera considéré plus à même de renseigner un autre malade sur les traitements et la gestion de la douleur, même si de nature subjective, il pourra amener des éléments complémentaires, plutôt de l'ordre du « ressenti » que ceux habituellement amenés par le corps médical.

- *Engagement : un outil pour redevenir acteur et construire une nouvelle image de soi*

Pour comprendre les mécanismes par lesquels des personnes s'identifiant comme membre d'une population vulnérable, s'engagent en tant que bénévoles pour des publics répondant aux mêmes vulnérabilités, citons les travaux de Camille Hamidi.

A travers une étude de la participation à trois associations locales issues de l'immigration, essentiellement maghrébine, C. Hamidi enquête sur les raisons de l'engagement associatif des personnes en situation professionnelle précaire et en situation familiale fragile.

Pour C. Hamidi, la participation associative est un outil d'intégration sociale car elle s'inscrit en réponse à un sentiment de désaffiliation : « en modifiant la définition de soi des individus, remplaçant une définition en termes d'échec, d'inachevé, d'incomplétude, par une perception plus valorisante, où les individus sont reconnus comme des acteurs à part entière » (Hamidi, 2002, p. 160). La désaffiliation relative (fragilité de l'emploi et manque d'intégration au plan familial) vécue par les personnes bénévoles les amène à une recherche compensatoire de ce manque à travers l'engagement. C. Hamidi rejoint en cela la thèse de Sophie Maurer, dans son étude du mouvement des chômeurs, qui montre que « l'absence de ressources sociales, culturelles etc. peut pousser au contraire à l'engagement, dès lors tout de même que les acteurs ont des ressources d'un autre type à faire valoir » (Hamidi, 2002, p. 157).

Ne plus être seulement celui qui reçoit l'aide, mais, à l'inverse, être capable de venir en aide à quelqu'un d'autre favorise la construction de cette nouvelle image de soi et contribue à réinvestir l'individu dans sa capacité à être acteur. Dans le « cycle du don », il est important que les positions s'alternent, que le donataire puisse aussi être donateur, dans le cas ici des personnes étudiées, bénéficiaires de l'aide sociale, l'enjeu est de sortir d'une position de « débiteur » face à la société et de devenir celles qui donnent à leur tour afin d'éviter l'instauration d'une relation de dette permanente. Selon Hamidi, « l'engagement associatif peut également être sa propre fin, lorsqu'il constitue pour les individus le moyen de devenir des aidants, de se retrouver de l'autre côté du cycle du don, regagnant ou gagnant par là le moyen d'être considérés comme des êtres humains, des acteurs à part entière, et non plus simplement des bénéficiaires de l'aide sociale, des habitants des quartiers sensibles victimes de leur sort » (Hamidi, 2002, p. 164).

Hamidi souligne également la possibilité que donne cet engagement, pour des personnes en situation de précarité qui ne peuvent réaliser cela dans le cadre de leur vie sociale et professionnelle, de vivre une expérience sociale vécue comme une réussite (mener un projet,

atteindre un objectif). En cela, Hamidi caractérise certaines associations « d’outil de construction identitaire » pour ses bénévoles. La reconnaissance extérieure de tiers (autres adhérents, parties-prenantes) obtenue grâce à cet engagement permet de construire « une meilleure image de soi, à la fois dans ses propres perceptions et aux yeux de l’environnement » (Hamidi, 2002, p. 161).

Conclusion du chapitre

Les bénéficiaires - bénévoles de l’association, qui sont au cœur de l’enquête, sont des personnes en situation de précarité. L’éclairage apporté par les travaux de R. Castel et S. Paugam permet d’analyser la situation de ces personnes comme étant dans une zone de désaffiliation ou de disqualification sociale du fait de leur situation de fragilité tant d’un point de vue de l’emploi, que des relations amicales et familiales. S’appuyant également sur la théorie d’A. Honneth, la carence de reconnaissance a un impact négatif quant à l’estime que ces personnes ont d’elles-mêmes, s’accompagnant d’un sentiment d’inutilité sociale.

L’étude des logiques d’échange, et en particulier, celles du don, a permis de mettre en exergue les dynamiques anthropologiques à l’œuvre dans l’engagement bénévole des personnes auprès desquelles l’enquête a été menée, permettant de considérer la relation donateur/donataire au sein d’une chaîne de réciprocité comme générateur de lien social. Les travaux issus du champ de la psychologie augmentent cette lecture en permettant d’y inclure une dimension émotionnelle de l’expérience de bénévolat. Ce cadre permet de comprendre l’importance du vécu expérientiel des personnes et de formuler l’hypothèse d’une forme de remboursement d’une « dette positive » contractée en tant que bénéficiaire et rendue en tant que bénévole.

La revue de l’art de la sociologie du bénévolat permet, enfin, de penser les éléments de l’analyse sociologique des motivations individuelles. La volonté de reconstruire un lien social, telle que décrite par D. Ferrand-Bechmann, et de façonner une nouvelle image de soi, une identité renforcée au sortir de la position de débiteur vers une position d’acteur, capable, telle que soulignée par C. Hamidi, seront les axes principaux que nous retiendrons pour l’enquête.

Le cadre théorique ainsi établi, alliant psychologie, anthropologie et sociologie, nous permet de formuler l’objet d’étude de ce mémoire à travers ce que nous désignerons sous l’expression « bénévolat de réciprocité ». Celui-ci vise à décrire de façon analytique, et dont l’application

dépasse le cadre de l'association La Cloche, un certain exercice du rôle de bénévole, répondant aux critères suivants :

- Une action socialement curative pour soigner le lien par le lien, dont les bénévoles qui la réalisent procèdent à une action positive envers d'autres bénéficiaires, et envers eux-mêmes ;
- Ayant pour conséquence possible une revalorisation de l'estime de soi car permettant une reconstruction du sentiment de reconnaissance et de contribution sociale ;
- Légitimée par une expérience basée sur le vécu et la communauté d'expérience envers les destinataires finaux ;
- Réinvestissant l'individu dans sa capacité à être acteur et pouvoir agir sur le monde qui l'entoure ;
- Favorisant une reconstruction identitaire positive où le bénévolat constitue une identité, un rôle permettant de se positionner envers autrui en tant que citoyen actif.

Cette définition établie, il s'agit à présent de montrer si, et comment, les données de l'enquête permettent de valider ces hypothèses.

Chapitre 3 : Analyse de l'enquête : motivations individuelles et effets du bénévolat de réciprocité

I. Méthode d'enquête de terrain

Cette partie décrit la méthodologie de recherche et d'enquête de terrain, de nature qualitative, qui s'est déroulée sur la période de fin Avril à fin Août 2022. Pour la collecte de données, je me suis appuyée sur l'expérience d'observation participante qu'a constitué mon stage de 5 mois, sur des entretiens biographiques avec quatre bénévoles ainsi que sur des entretiens informels réalisés avec plusieurs bénévoles tout au long de mon stage.

1. Observation participante

L'observation participante a été particulièrement intéressante et a permis de créer des liens de confiance avec les bénévoles. En effet, j'ai été souvent perçue ou catégorisée comme « bénévole » par les autres bénévoles, ce qui peut être expliqué par plusieurs éléments: tout d'abord, ma posture d'observatrice les deux premières semaines de stage et la participation aux mêmes tâches que les bénévoles ; la relativement faible rémunération associée au statut de « stagiaire » a conduit à me considérer plutôt du côté des bénévoles que des salariés ; pour certains, enfin, voir de nouvelles têtes dans l'association induit qu'il s'agit plutôt de bénévoles, puisqu'il ne s'agit pas d'un poste salarié et pérenne de coordinatrice. J'ai profité de cette configuration pour essayer de bâtir une relation « d'égal à égal » avec les bénévoles, et ne pas être associée à une autorité particulière ou positionnement hiérarchique, bien qu'il n'y en ait officiellement pas entre les salariés et les bénévoles de l'association⁴. Cela m'a permis de poser toutes les questions que je pouvais imaginer, sur l'association comme sur les actions menées, et d'obtenir des réponses sans méfiance particulière. J'ai ainsi également pu bénéficier d'un cadre très propice pour les entretiens biographiques qui ont suivi.

2. Entretiens biographiques et choix de l'échantillon

J'ai choisi de réaliser des entretiens biographiques de type « récit de vie » avec quatre bénévoles-bénéficiaires, faisant le choix d'une méthode biographique afin d'appréhender le

⁴ La participation du bénévole est volontaire, il n'est soumis à aucun lien de subordination juridique

discours que produit la personne interrogée autour de sa propre expérience. J'ai opté pour cette méthode dite inductive afin d'accéder, dans la mesure du possible, à une description fine et approfondie du parcours de la personne, à partir du récit qu'elle ferait de sa vie et de la période relative à son engagement comme bénévole. La méthode biographique peut se définir, selon Wacheux, comme : « une analyse d'un récit par un acteur sur des événements qu'il a vécus. Le discours est provoqué par le chercheur. L'acteur reste libre de la formulation des faits et des interprétations qu'il en donne » (Wacheux, 1996, p. 162).

Je me suis appuyée sur la méthodologie décrite dans l'ouvrage *Les méthodes de recherche du DBA* qui préconise de réaliser l'entretien narratif ou biographique en respectant les étapes suivantes :

1. « Consacrer du temps à la préparation psychologique et technique préalables
2. Présenter son travail, ses attentes et le dispositif en place
3. Garantir l'anonymat / la confidentialité – éventuellement demander à enregistrer
4. Lancer l'entretien avec une question simple, contenant le verbe « raconter »
5. Lors de l'entretien, reformuler et utiliser des questions de relance
6. À la fin du récit, s'assurer que les points du guide d'enquête ont bien été abordés
7. Clôturer l'entretien par un retour sur le récit d'un moment associé à une émotion positive (un succès, un moment de bonheur...) » (Vincent Ponroy et alii, 2018, p. 170)

La préparation des récits biographiques est réalisée à travers la constitution d'un guide d'enquête (puisque non-directif, l'entretien ne comporte pas de questionnaire ni de structure fixée au préalable), listant les thèmes que je souhaitais aborder ainsi que la question d'ouverture, des questions de relance et des questions indicatives me permettant de conclure l'entretien.

Pour lancer l'entretien, j'ai choisi la question : « peux-tu me raconter comment tu as rencontré La Cloche ? », avec la volonté d'avoir une formulation simple, à la fois suffisamment précise mais également ouverte pour favoriser la narration.

Pour conclure l'entretien, j'ai pris soin de compléter, si nécessaire, avec des questions relatives aux thèmes figurant sur le guide d'enquête n'ayant pas encore été abordés. J'ai généralement terminé les entretiens avec une question permettant à la personne à la fois de se remémorer une expérience positive mais aussi d'exprimer, à travers une technique plus imagée, sa perception et sa valorisation du bénévolat, en leur demandant : « quel est ton meilleur souvenir en tant que bénévole à La Cloche ? ».

Il m'a paru important d'opter pour une méthode basée sur des récits de vie plutôt que sur des entretiens semi-directifs car les personnes SDF ou en grande précarité semblent relativement peu représentées dans le débat public : elles ont peu accès aux médias et leur parole est rarement publicisée. Je voulais ainsi éviter d'induire des réponses à partir de mes propres représentations de la grande précarité afin d'adopter une approche réellement centrée sur la personne, cherchant ainsi à offrir un espace d'expression et de parole libre. Selon Pascale Pichon, le récit biographique constitue en effet une épreuve identitaire : en racontant sa propre histoire, l'individu doit lier entre elles des séquences marquantes de sa vie afin de fournir au récit une trame et une cohérence interne. Malgré les événements, les épreuves traversées, chaque personne doit tenir le fil de son histoire pour conserver une permanence, une cohérence identitaire à son récit. Ainsi, « le retour réflexif qu'accomplit l'individu en reconstruisant sa vie dans un récit remplit une fonction cathartique ou prospective pour surmonter le présent. Il lui faut à tout prix nommer les raisons de la chute, au risque de perdre l'unicité et la densité d'une vie qui ne se réduit pas à une carrière, mais qui s'étire de la naissance à la mort. » (Pichon, 2007, p. 94). La méthode choisie permet ainsi de laisser le champ libre à la personne interrogée pour construire un discours cohérent selon ses propres intuitions.

J'ai réalisé quatre entretiens de récits de vie. Si cela ne peut constituer un échantillon représentatif de l'ensemble des bénévoles impliqués dans des projets associatifs tels que celui de La Cloche, ce furent cependant des entretiens relativement longs, auprès de personnes qui n'ont pas l'habitude d'être interrogées, qui se livrent sur des périodes de vie souvent douloureuses. Ces entretiens requièrent ainsi une écoute, une empathie et une concentration bien particulières et constituent en soi un matériau polymorphe et d'une grande richesse pour l'analyse. M'inspirant de *La Misère du Monde* de Pierre Bourdieu, et tel que décrit par Martine Fournier, « c'est au travers de longs récits, déroulant une apparente banalité du quotidien, que surgissent tout à coup des paroles émouvantes, non-dénuées d'une fonction cathartique » que *La Misère du Monde* « donne la parole à ceux qui la vivent ». (Fournier, 2018, p. 66).

Une des personnes interrogées m'a d'ailleurs confié, à l'issue de notre entretien : « *je me sens en confiance, je me sens à l'aise avec toi quand je te parle parce que je sais que tu es une personne, tu es quelqu'un... quand je me sens en confiance avec quelqu'un, je me lâche. Peut-être qu'il y a des choses que tu pourras enlever parce que ça remonte... mon enfance, tout ça, ça remonte loin tout ça, j'ai même les larmes aux yeux parce que ça me rappelle des mauvais souvenirs mais j'avais besoin de ça aujourd'hui, ça m'a fait du bien. J'avais besoin de parler et j'ai eu quelqu'un qui m'écoute, ça m'a permis d'évacuer tout ça.* »

Dans d'autres circonstances, il m'aurait paru intéressant de pouvoir faire ces entretiens « à couvert », sans être identifiée par la personne comme faisant partie de l'association La Cloche, afin d'observer dans quelle mesure et à quel moment du récit la personne en viendrait, ou pas, à raconter sa rencontre avec l'association et aborder le sujet de l'engagement bénévole et de cette frontière entre bénéficiaire et bénévole dans l'association. Cependant, le contexte ouvert par mon observation participante a, en quelque sorte, imposé d'être identifiée comme membre de l'association.

Je me suis questionnée quant aux choix des bénévoles à interviewer. Pour prendre cette décision, j'ai notamment consulté les salariées de l'équipe puisqu'elles ont la meilleure connaissance des bénévoles et de leurs parcours, et celles-ci m'ont soumis une interrogation : pourquoi interviewer uniquement des personnes ayant connu une situation de rue ou de précarité ? Cette question est importante dans la constitution de l'échantillon des personnes interrogées : à la Cloche, les bénévoles sont aussi bien des personnes elles-mêmes en grande précarité (ou ayant connu la grande précarité) que des habitants du quartier. Bien que ces derniers puissent également faire le choix du bénévolat pour recréer du lien social ou participer plus largement à une action perçue comme positive sur le monde environnant, j'ai choisi de ne pas les inclure dans mon étude. En effet, il me semble que l'intérêt de mon questionnement réside dans l'identification et l'analyse de l'expérience de la précarité comme frein ou moteur à l'engagement. La démarche des bénévoles habitants engagés à La Cloche pourrait s'assimiler à des profils plus classiques de bénévoles, déjà largement étudiés par les travaux dont certains ont été cités dans l'état de l'art. Le but de cette étude était de compléter les travaux réalisés pour **comprendre le processus d'engagement dans le bénévolat des personnes en grande précarité, à la fois bénévoles et bénéficiaires des actions de l'association.**

Finalement, plusieurs critères ont été sélectionnés afin de constituer un échantillon relativement représentatif des différents profils présents parmi les bénévoles - bénéficiaires :

- Ancienneté dans l'association (anciens ou nouveaux)
- Zone géographique de la Cloche (centre ou sud)
- Bénévole ou bénévole ambassadeur (porte-parole, généralement plus habitué à raconter son récit de vie)
- Genre (malgré une faible part de femmes bénévoles dans l'association, il me paraissait important d'inclure un récit de femme)

Les lieux pour réaliser les entretiens ont été choisis afin de favoriser, pour chacun, un lieu familial et où ils se sentent à l'aise. Plusieurs entretiens se sont ainsi déroulés à Coco Velten, projet d'occupation temporaire des locaux de l'ancienne Direction des Routes rue Bernard du Bois. Lieu d'accueil, de travail et de rencontres, espace ouvert à tous les publics, ancré dans son quartier grâce à différents espaces et usages collectifs aménagés au sein du bâtiment, c'est un lieu où certains des bénévoles de La Cloche apprécient passer du temps. Les entretiens se sont tous déroulés autour d'un café, pour instaurer un espace convivial de discussion.

Une fois les entretiens retranscrits (cf. l'entretien de D. en annexe 2), j'ai procédé à une analyse thématique, en identifiant dans chaque récit les passages abordant les différents thèmes afin de pouvoir les comparer d'un récit à l'autre, identifier les points de convergence ou de différenciation.

Tableau récapitulatif des entretiens réalisés incluant les propriétés sociales

Prénom	Fonction	Sexe	Âge	Ancienneté	Durée entretien
D.	Bénévole ambassadeur	M	52	4,5 ans	2 heures
<p>Actuellement célibataire, divorcé, marié pendant 20 ans, D. est père de 8 enfants et grand-père de 4 petits-enfants. Il a fait 5 ans de carrière militaire à l'armée (brigade d'intervention spéciale) de 18 à 24 ans et travaille maintenant dans la sécurité à un poste de responsable d'une compagnie aérienne, à l'aéroport de Marignane. Il a vécu à la rue pendant 10 ans, de 2007 à 2016, suite à son divorce. D. est né à Marseille et il est croyant (religion musulmane). Son père était originaire d'Afrique du sud et sa mère de la Réunion, il a perdu ses parents à l'âge de 15 ans. Il n'a pas eu de soutien de ses frères et sœurs (fratrie de 8) pendant sa situation de rue. D. a connu La Cloche lorsqu'il était à la rue, il s'était engagé comme bénévole dans une autre association (qui n'existe plus aujourd'hui). Lorsque l'antenne de La Cloche s'est créée à Marseille, cette association faisait partie des premiers partenaires.</p>					

P.	Bénévole	F	40	4 mois	2 heures
<p>P. est en couple depuis peu, en cours de divorce (elle a été mariée deux fois – une fois religieusement seulement) et est mère de 3 enfants. P. n’a jamais exercé d’activité professionnelle dans sa vie. Elle a vécu dans des foyers depuis l’âge de 13 ans, a été hébergée en foyer pour adultes pendant plusieurs années et a été hébergée par sa sœur pendant 2 ans puis a vécu à la rue pendant 2 semaines. P. a été victime d’agressions sexuelles à plusieurs reprises dans sa vie. Elle a connu La Cloche lors d’une manifestation de plusieurs acteurs associatifs pour plaider face au manque de places d’hébergement d’urgence, P. était par hasard dans le quartier et a participé à la manifestation.</p>					
M.	Bénévole ambassadeur	M	60+	1 an	45 minutes
<p>M. est actuellement en couple. Originaire de Marseille, enfant, il a été à la DASS et a été le plus jeune détenu de France à 13 ans (pour une fugue de foyer). Il travaille dans le social depuis 1993. Il est bénéficiaire de l’allocation pour personnes en situation de handicap.</p>					
K.	Bénévole	M	47	5 mois	1,5 heure
<p>K. est divorcé, célibataire et père d’un enfant. Il a un diplôme d’ouvrier qualifié et travaille comme manutentionnaire spécialisé dans une usine à Plan de campagne. Il a vécu sans revenu et à la rue pendant 6 mois suite à son divorce et à la séparation avec son fils. Il est originaire de Roubaix dans le Nord et vit dans les Bouches-du-Rhône depuis +/- 20 ans. K. a connu La Cloche à travers le lieu d’accueil de Coco Velten.</p>					

II. Motivations individuelles des bénévoles bénéficiaires

Une des thématiques importantes pour cette enquête abordées durant les entretiens est celle des motivations, des raisons qui amènent les personnes bénéficiaires, en situation de grande précarité, à mener des actions de bénévolat au sein de l’association. *« C’est ça la vision du bénévolat, c’est ou on en a jamais eu besoin mais on peut le devenir parce qu’on a un peu de cœur et d’empathie pour la détresse qu’on peut voir autour de nous, soit on en a eu besoin et finalement on voit que par rapport à la détresse la plus grande qu’on a pu avoir, ça peut nous sortir de là parce qu’on peut être utile, donc faut continuer et rendre aussi ce qui a permis que ta situation s’améliore et que tu te sentes mieux. »* K. évoque ici les deux types d’engagement décrit par D. Ferrand-Bechmann : celui qui s’inscrit dans le but de rendre ce qui a été reçu, et celui qui est porté par la volonté d’aider les autres.

1. Rendre en retour, à une communauté d'expérience

Pour les personnes interrogées, la notion de contre-don telle que définie par Marcel Mauss, ou plus précisément, de « redonner à son tour » pour reprendre les termes de François Balta, est un des éléments fondamentaux qui animent leur engagement. D. affirme ainsi « *Tu te dis qu'on t'a tendu la main à toi, tu dois tendre la main à d'autres, c'est ça en fait, tu dois tendre la main à ton prochain et les aider aussi. Moi on me l'a bien fait* ».

K. souligne également l'importance d'avoir su recevoir, d'avoir valorisé le don initialement reçu en tant que bénéficiaire et ses bienfaits, sous la forme des actions menées par l'association. Dans les mots des personnes interrogées, cette forme de reconnaissance se transforme ensuite en une volonté d'aider à son tour, presque comme une forme de dette perçue de façon positive qui trouve résolution dans le bénévolat. Autrement dit, le donataire devient donateur à son tour : « *quand tu es dans la détresse et que tu as besoin de personnes qui pensent à t'aider ou des personnes qui peuvent t'aider et que tu vois le bien que ça fait quand t'as vraiment rien et que t'es au fond du gouffre, normalement après, quand ça va mieux, ton envie c'est d'aider aussi les autres et pouvoir faire ce qu'on a fait pour toi* ». L'utilisation du terme "normalement" ici évoque une normativité partagée par les personnes interrogées : ne pas aider quand on a soi-même été aidé, ce serait alors anormal. La force de la réciprocité induite par le mécanisme anthropologique du don, telle que soulignée par J. Godbout, est illustrée par ces propos. De plus, cette réciprocité induit une dimension qu'on pourrait qualifier d'identitaire : « *tu sens que ce que font les gens qui sont bénévoles, ça te sert vraiment, ça te donne envie de devenir bénévole* », c'est le bénévolat, en tant que rôle, qui devient un objet socialement désirable pour K. Cet extrait illustre ici la valeur du lien dont parle Godbout et « l'importance de l'autre indépendamment de ce qui circule » (Godbout, 2007, p. 117), puisque c'est la relation bénévole-bénéficiaire qui est valorisée ici.

'Giving back to the community' (Simonet-Cusset, 2002)

« *D'avoir connu la rue, ça m'a donné envie d'aider ceux qui sont à la rue, d'avoir vécu cette expérience, c'est ça en fait* ». En reprenant les propos de D., si la dynamique décrite semble s'apparenter à une volonté de « redonner à son tour », il apparaît néanmoins qu'il s'agit également de redonner à des personnes en particulier, « ceux qui sont à la rue », autrement donner aux membres d'une communauté de laquelle la personne interrogée fait partie. K. affirme que « *ça te permet aussi, par rapport à ce que t'as reçu toi quand t'étais vraiment dans*

la galère, de pouvoir aussi redonner aux autres » et D. dit que « *pour moi c'était quelque chose de fort d'aider des personnes qui étaient comme moi à l'époque, en les voyant tous les jours, et j'ai dit il faut que j'aide ces personnes-là, c'était ça en fait mon truc, il a fallu que j'aide ces personnes-là* ». Sans les nommer, il semblerait que K. et D. se réfèrent « aux autres », à « des personnes qui étaient comme moi à l'époque », ceux qui sont encore « dans la galère », comme des personnes avec qui ils sont liés, faisant partie d'un même groupe, partageant une expérience commune centrale.

On retrouve ici la notion de communauté d'expérience, développée par Pascale Pichon. Ce terme permet de réfuter l'utilisation du terme de culture pour décrire les conditions de la vie à la rue, car les personnes sans domicile ne formeraient pas un groupe social suffisamment unifié par des valeurs pour générer un sentiment d'appartenance. C'est plutôt l'expérience partagée qui serait le socle d'un sentiment d'appartenance : « il semble que seul le sentiment de vivre et de surmonter une succession d'épreuves semblables construit, au temps de la carrière, un sentiment de communauté, communauté d'expérience pourrait-on dire » (Pichon, 2007, p. 159). Lorsque D. déclare, par exemple, que « *pour certaines personnes ça pourrait décourager, de voir les personnes en grande précarité, il y en a que ça démoralise, mais moi je suis passé au-dessus de ça, tu vois ? parce que je sais ce que c'est d'être démoralisé, je sais ce que c'est de se faire capter par personne* », il décrit dans son récit ce qui le lie aux bénéficiaires : savoir ce que cela signifie, de l'intérieur, l'avoir vécu dans sa chair comme dans sa sensibilité. Pour D., cette connaissance semble séparer alors le grand public, évoqué par la mention de « certaines personnes », des « initiés », ceux qui connaîtraient la réalité de l'expérience vécue de la grande précarité. Si les causes et les situations de précarité sont diverses, les obstacles et les difficultés rencontrées semblent partagées dans le ressenti des personnes interrogées, ce qui dessine les contours d'une communauté.

Les entretiens réalisés permettent ainsi de montrer l'existence, dans le discours des personnes, d'un sentiment de *devoir* redonner, en particulier pour les membres de la communauté qui ne s'en seraient pas « sorti ». D. explique ainsi : « *je fais pas ça pour avoir un salaire, je fais ça parce que je veux le faire, ça vient de mon cœur, c'est moi qui veux le faire. [...] ça vient de moi, ça vient de mon intérieur, il faut que je me sente utile pour ces gens-là* ». Cet extrait n'est pas sans évoquer les résultats des travaux de Maud Simonet-Cusset, dans son article « *Giving back to the community* »⁵, qui établissait l'existence d'une éthique de la responsabilité

⁵ traduit par Maud Simonet-Cusset comme « rendre à la communauté ce qu'elle nous a donné »

communautaire. Car c'est bien ce que le "devoir" de D. évoque : un engagement moral, éthique, à agir pour les autres.

2. Comblent des manques de la vie sociale, recherche de lien social

Parmi les difficultés rencontrées en vivant à la rue, le manque de lien social, l'ignorance des passants quant aux conditions d'existence des personnes concernées, le sentiment d'invisibilité font partie des éléments les plus évoqués et ayant généré le plus de souffrance pour les personnes interrogées. En témoigne le récit de D. : *« moi j'étais à la rue, personne me captait, j'étais invisible, je me suis fait jeter de partout, tout ça parce que t'es assis devant un magasin »*. L'engagement dans le bénévolat s'inscrit alors dans une recherche de compensation de ces difficultés et d'un sentiment d'isolement social. K. évoque ainsi que le bénévolat *« au moins ça te permet d'exister »*. La notion d'existence est très forte dans cet entretien : rappelons que l'étymologie du mot existence signifie "sortir de", "se montrer", voire "se désengluier". Le bénévolat apparaît comme une façon de réinvestir tout un pan de la vie sociale qui était devenu inaccessible : être en relation, être vu avec respect, être reconnu, plus largement, dans sa capacité à exister. K. ajoute ainsi qu'*« il y a plein de trucs qui vont avec [le bénévolat], comme les rencontres, une vie sociale, même si on a rien et que des fois on est un peu renfermé, ça permet de s'ouvrir aux autres, de discuter, c'est utile »*.

Pour P., la participation aux actions de l'association est source d'émotions positives : *« Ça peut être que bénéfique pour moi, je vois du monde, on fait des sorties, on fait des sensibilisations, on se retrouve autour d'un café lors des réunions et c'est assez sympathique [...] de pouvoir échanger, partager des moments »*. L'évocation de relations sociales agréables avec "le monde", les interactions partagées constituent pour elle une satisfaction qu'elle décrit ailleurs comme "du soleil" : *« pour moi le bénévolat c'est ce qui m'a donné quelque part le soleil dans ma vie »*. La rupture avec la solitude, le fait de renouer avec les relations sociales sont également évoqués par D. : *« comme moi je suis tout seul dans la vie, moi ça m'a aidé aussi, mentalement, ça m'a forgé le cerveau, ça m'a forgé le cœur, ça m'a forgé beaucoup de choses »*.

Ces différents extraits permettent de constater que l'engagement dans le bénévolat peut être perçu comme un moyen de compenser les divers manques ressentis dans la vie sociale de ces personnes. La recherche de lien social et de soutien à travers l'adhésion à un groupe au sein duquel d'autres personnes, partageant une même condition, peut également être soulignée, comme en témoigne P. : *« Le bénévolat me permet d'évacuer tous mes problèmes, mon stress,*

ça me permet de me détendre, de voir du monde, ça m'apporte de l'aide, du soutien, ça me montre que j'ai des gens autour de moi. Les autres bénévoles ils sont comme moi, ils sont là, ils lâchent rien, ils essayent au mieux qu'ils peuvent et pour moi ces gens-là c'est des exemples, d'où pourquoi j'ai voulu en faire partie aussi ».

L'analyse des entretiens montre que l'engagement bénévole peut également représenter pour les personnes une activité s'assimilant à un emploi, au sens où celle-ci permet d'exercer une action perçue comme utile, ou a minima comme une façon de mettre son temps à profit. K. mentionne en effet que *« Ça te permet aussi quand t'es vraiment en galère ou que t'as rien à faire, t'as pas de travail t'as rien, ça te permet quand même d'exister et de faire des choses »*. D. raconte comment, lui et son compagnon de route, se sont investis dans une première association avant La Cloche : *« on galèrait et puis à la place de tourner en rond toute la journée comme ça, on se dit, pourquoi on ferait pas une marche, on ferait pas une action, on ferait pas quelque chose pour aider ces personnes justement, à la place de tourner en rond, de se faire chier quoi en gros »*. Ces extraits semblent dessiner ce que l'on pourrait décrire, dans le cas de D., comme une carrière bénévole, par analogie avec une carrière professionnelle.

3. Montrer que c'est possible, une légitimité par le vécu

Les bénévoles - bénéficiaires bénéficient de ce qui est perçue comme une plus-value dans leur statut de bénévole, par rapport aux bénévoles traditionnels, du fait de connaître ou d'avoir connu l'expérience de la grande précarité. Si cela est particulièrement le cas dans l'établissement d'un dialogue avec les bénéficiaires, ça l'est également dans le développement d'un lien de confiance pour amener la personne aidée à partager ses difficultés, ainsi que pour apporter des orientations ou conseils concrets qui sont pris en considération par la personne bénéficiaire. En témoigne l'entretien mené avec D. : *« tu peux les diriger, il y en a qui cherchent des solutions, donc ils vont te demander et toi tu peux les diriger parce que toi tu sais, c'est des choses que tu as déjà vécu. [...] Moi je leur dis, je suis déjà passé par là, je dis « j'ai vécu 10 ans à la rue, de 2007 à 2016 » ou des fois on me demande comment je le sais et je le dis « j'ai été SDF comme toi » »*. La position d'aidant se trouve ainsi appuyée, légitimée aux yeux des bénéficiaires par le fait que les deux personnes en relation partagent une communauté d'expérience.

Dans le discours des personnes interrogées, ce capital de légitimité est même parfois le levier pour débloquer une situation de refus d'aide, car le statut de bénévole, et en particulier celui de bénévole ayant expérimenté la grande précarité, est perçu aux antipodes de celui de salarié.

« D'un seul coup je lui dis « je travaille pour une association, salarié » c'est mort. Pour eux association / salarié, c'est pour faire du fric. Et ça on me l'a balancé dans la gueule plein de fois. Donc moi à chaque fois que je me présente et que je parle avec eux, « association La Cloche, bénévole » ça passe. Et je parle le même langage qu'eux, parce qu'il faut parler le même langage qu'eux et on arrive à se comprendre, tout simplement ». Deux écueils sont ici évités par M. dans cet extrait, qui lui permettent de pouvoir construire la relation d'aide : être bénévole — et donc désintéressé — d'une part, partager le vécu de la rue pour “parler le même langage” de l'autre. L'entretien évoque en effet la méfiance qui peut exister à l'égard des salariés d'association : être professionnel rémunéré de l'aide semble faire peser un soupçon sur les acteurs concernés qui pourraient faire cela “pour l'argent”, tandis que le bénévole agirait par éthique, morale, ou considération du fait d'un passé partagé et de la possibilité d'instaurer une compréhension mutuelle.

La légitimité à intervenir évoquée dans les entretiens permet également aux personnes interrogées de se positionner comme, au sens métaphorique, des “preuves vivantes” qu'il est possible d'aspirer à une autre vie. « Et ça en même temps c'est pour leur montrer, moi aussi je suis dans la rue, je suis SDF, je suis dans la merde, j'ai pas un franc dans la poche et ben, il y a des endroits pour manger, au lieu de faire la manche, il y a des endroits pour manger, la vie elle continue, mais faut la faire évoluer, faut pas sombrer sur un trottoir et se mettre à boire des canettes, et à fumer à tout vent sans rien faire ». “Montrer”, par sa propre existence, c'est ici presque démontrer que d'autres voies existent. Le passé de M., dans cet extrait, constitue ainsi une ressource pour construire son discours de bénévole en y incluant son expérience. Cette démarche n'est pas sans évoquer la pair-aidance, approche décrite plus haut, dynamique dans laquelle le pair se base sur son savoir expérientiel pour aider une personne traversant les mêmes obstacles.

Il s'agit alors à la fois d'offrir un espace d'écoute, d'apporter des conseils mais également de mettre à profit une “expertise” issue de l'expérience vécue, comme l'illustrent les propos de M. : « Lui montrer qu'il y a des gens, on est là pour l'aider, il peut parler. Rien que le coup de parler de ses problèmes, c'est se soulager, ça évite qu'il pète les plombs, et par rapport à ce qu'il va dire, nous on sait comment l'orienter, parce qu'on connaît le problème donc on va savoir comment l'orienter. [...] Nous on apporte des conseils, on leur montre les portes qu'ils peuvent pousser ».

L'analyse de ces extraits d'entretien gagne à être rapprochée des travaux de D. Ferrand-Bechmann sur les anciens malades du cancer dans les associations de cancérologie. Cette étude

montre que ce qui est le plus valorisé pour les bénévoles concernés, ayant connu l'expérience de la maladie, ne se retrouve pas dans l'action militante en tant que telle, mais dans la capacité à apporter un soutien, un éclairage sur une expérience personnelle de la maladie, qui est renforcée par la légitimité des bénévoles.

D'une façon proche, les travaux de Sophie Maurer sur le mouvement des chômeurs montre que c'est l'absence même de ressources (sociales, culturelles) qui peut amener des personnes à l'engagement, dès lors qu'elles peuvent mobiliser d'autres types de ressources, ici par exemple, un savoir expérientiel. Dans notre enquête, l'expérience de la vie à la rue, de la grande précarité, de l'utilisation des services associatifs divers (hébergement d'urgence, aide alimentaire, accompagnement social etc.) ainsi que les expériences ressenties négativement (sentiment de rejet, discrimination par exemple), représentent des ressources que les personnes interrogées ont à cœur d'utiliser et de mettre au service d'autrui. C'est ce dont témoigne D. dans cet extrait : *« oui, je me sentais jeté de partout quand j'étais à la rue à l'époque, alors je sais par où ils passent, j'ai dit « moi je veux faire quelque chose contre ça ». [...] Il faut intervenir pour ces gens-là, il faut que tu puisses leur apporter un peu de bien, un peu de confiance en eux, de communication, on leur parle jamais, on fait comme s'ils n'existaient pas »*. Écouter, conseiller, redonner espoir et montrer qu'une issue est possible : il s'agit moins ici de se positionner en exemple que d'utiliser le récit de son expérience pour réparer des difficultés que l'on a soi-même vécues. Le recours au lexique du devoir est ici particulièrement marquant : "il faut", répété deux fois, et appuyé par "je veux faire quelque chose" marque la rencontre, pour la personne interrogée entre le sentiment du devoir moral et du passage à une action sur le monde autour de soi.

III. Effets du bénévolat de réciprocité

1. Soigner le lien par le lien

« Je crois que quand on aide les autres, on peut s'aider soi-même. Voilà ce que je me dis. Si on arrive à aider quelqu'un, on peut s'aider soi-même. [...] en aidant les autres, ça me permet à moi de savoir mes capacités », P. constate que le fait d'agir et de s'engager en aidant les autres lui permet d'appréhender ses capacités, c'est finalement à travers une action qui est envisagée comme créatrice de lien pour autrui, qu'elle va réaliser une action également bénéfique pour

elle-même. D. évoque également ce processus « *tu sais que tu vas aider des personnes que tu connais ou pas mais qui sont comme toi, dans ta situation, tu vas les aider à s'en sortir en t'aidant toi à t'en sortir déjà.* » A travers les propos de D., il semblerait que l'envie d'aider des personnes qui connaissent les mêmes difficultés soit perçu comme un moteur dans la volonté d'améliorer sa propre situation. K. évoque également que réaliser qu'il a la possibilité d'aider les autres résonne comme une 'motivation', comme quelque chose de 'positif' : « *Ça te positive dans le fait que tu peux encore venir en aide aux autres même en ayant rien toi-même, donc c'est une motivation* ».

La remise de la dignité des personnes par la réintroduction d'un lien social positif fait partie des thèmes forts dans les entretiens. La question de la dignité, en effet, apparaît de façon implicite par exemple dans cet extrait d'entretien de D. : « *J'ai même entendu qu'on était des déchets de la société, j'ai entendu ça. Si les personnes voient comme ça les gens de la rue, je me suis dit je vais faire quelque chose, je les aide.* » Le déchet est, littéralement, la part de quelque chose dont on ne peut rien faire, qui ne sert à rien. La notion d'utilité sociale est ici tacite, et pour D., la restaurer pour les "gens de la rue" est un point de devoir personnel. Plusieurs enquêtés évoquent ainsi un point d'honneur à lutter contre la récurrence de ces jugements négatifs pour les personnes en situation de grande précarité : ce sont des dimensions de leur action auxquelles ils sont très attentifs. Les actions de l'association, et notamment les sensibilisations (ou maraudes de lien social), apparaissent sur le plan de la restauration d'un lien social de qualité et positif, particulièrement pertinentes et impactantes pour les bénéficiaires. Pour K. en effet « *la chose la plus importante c'est déjà d'instruire le dialogue, de pouvoir leur montrer qu'ils existent, de pouvoir communiquer avec d'autres personnes normalement et d'être considérée comme une personne à part entière* ». "Exister", c'est bien cela : "pouvoir communiquer", "être une personne" : c'est à travers le lien que s'exerce la dignité sociale des bénéficiaires, et c'est par ce biais que les bénévoles pensent leur action.

2. Redevenir acteur et construire une nouvelle image de soi

Pour les quatre personnes interrogées, qui évoquent pour certaines plusieurs fois ce point dans leur récit, le bénévolat a permis de se sentir utile, d'avoir le sentiment d'agir sur un problème. D'après les propos de K. : « *Des activités, des sorties, venir en aide aux autres et nous aussi faire des choses qui nous gratifient un peu, qui nous font sentir qu'on peut encore faire des*

choses, être utile, c'est important pour des gens qui sont en grande précarité » «être utile» est un pivot de l'action : c'est cela qui permet une revalorisation de l'estime de soi traduite par l'utilisation du verbe "gratifier" : le bénévolat fait quelque chose aux bénéficiaires, mais il fait également quelque chose au bénévole qui le réalise.

Être membre actif de l'association permet ainsi aux bénévoles anciennement bénéficiaires de développer une nouvelle confiance en soi, en sa capacité à apporter quelque chose. En effet, devoir dépendre des autres pour vivre, avoir le sentiment d'être suspendu au bon vouloir d'autrui, que ce soit des associations ou bien du grand public lors de la manche, génère chez les personnes interrogées un sentiment d'impuissance à mener à bien sa propre existence. P. raconte « *ne pas pouvoir acheter à manger, un ticket de bus, je suis fumeuse depuis l'âge de 13 ans, ne pas avoir un paquet de clopes, toujours mendier des cigarettes, parfois même de la monnaie pour pouvoir manger... faire du bénévolat parce que ça me plaît et que c'est ça qui me permet aujourd'hui d'avancer et de m'occuper l'esprit pour pas penser à tout ça* ».

La gratification évoquée plus haut, ou encore l'expérience de recevoir de la reconnaissance en contrepartie de ses actions permet aux bénévoles anciennement 'uniquement' bénéficiaires de se sentir utiles, et de vivre les résultats directs de leur action à travers les retours positifs des personnes rencontrées : « *C'est avec tous ces petits merci, avec tout ce que l'on peut me dire quand je parle avec les gens qui me font dire je suis bénévole, je suis utile, je sers à quelque chose* » (P.).

La confiance que permet d'instaurer une relation de bénévolat en étant soi-même passé par l'épreuve de la grande précarité contribue à restaurer l'expérience de la confiance. Cet extrait d'entretien avec K. montre, même, le sentiment d'un certain paradoxe (marqué par "alors que") à se sentir reçu avec confiance alors qu'on a fait soi-même l'expérience de la précarité : « *Ça fait sentir utile et en plus, qu'on te fasse confiance pour pouvoir aider les autres alors que toi t'es déjà en grande difficulté ou en difficulté tout court, c'est déjà pas mal aussi. D'avoir la confiance de toutes ces personnes qui sont bénévoles pour te dire que tu peux agir et changer les choses par rapport à des gens qui ont peut-être plus de problèmes que toi ou les mêmes problèmes que toi, bien sûr que c'est valorisant* ». K. évoque ici la confiance qui lui a été manifestée par l'association et par l'équipe bénévole, qui constitue, d'une certaine manière, une dette positive : si on m'a fait confiance, alors je suis digne de cette confiance. Pour reprendre les mots de F. Balta, c'est une dette « qui élève » car elle amène à mobiliser la personne et l'aide

à trouver des ressources insoupçonnées. Cette dette à solder se traduit, en un sens, par une volonté auto-imposée d'être à la hauteur de la confiance qui a été accordée.

K. souligne l'impact de ce processus sur son sentiment de valorisation. Utiliser cette dette pour se mobiliser à travers l'action d'aider les autres et ne plus seulement être la personne bénéficiaire de l'aide, lui apporte un nouveau regard sur lui-même. Cela peut être rapproché des travaux de B.H. Duclos et S. Nicourd qui écrivent que « C'est dans la proximité active avec le public en souffrance que certains bénévoles trouvent la voie de cette restauration identitaire. En passant du statut d'aidé à celui d'« aidant », en transformant une dette en un don pour autrui, en faisant preuve de solidarité pour les autres, ils se construisent alors une identité altruiste, permettant la reconquête de la dignité et d'une estime de soi » (B.H. Duclos, S. Nicourd, 2005, p. 66).

P. évoque cela à travers la notion de "capacité" : *« ça me permet de me sentir capable, comme souvent on me sous-estimait, on me disait « tu es une incapable, tu feras jamais rien de ta vie » tout ça je l'ai entendu tellement de fois »*. Les propos ici nous amènent à considérer le changement de perception de soi qui peut s'opérer à travers un nouveau statut, celui de bénévole. Celui-ci se retrouve associé à ce que l'on peut décrire comme des capacités : être capable d'être bénévole, être capable d'aider. En effet, toujours d'après F. Balta, la reconnaissance positive donnée à travers la responsabilité confiée à une personne qui est généralement habituée à être perçue négativement, permet à cette même personne de remettre en question ses identifications ou sa construction identitaire. D. évoque même un sentiment de 'fierté' liée à la reconnaissance de ses capacités : *« pour moi c'est une fierté aussi, parce que je vois que je suis capable d'aider les gens, même si j'ai pas forcément toutes les cartes en main comme on dit, je les aide quand même »*.

« Quand j'ai fait mon témoignage, ils ont tous applaudi, ils ont tous accroché avec mon discours, et ça m'a fait très plaisir, j'étais très contente [...] voir qu'il y a des personnes autour, lors d'un discours, qui m'applaudissent et me disent « écoutez, vous avez fait un trop beau témoignage » même Yahel qui me dit « P. ton témoignage ouahou, comme tu parles bien et tout, la prochaine fois qu'il y a un discours, on te fait parler », c'est magique ». Le sentiment d'être écoutée, entendue mais surtout le fait d'avoir été applaudie suite à son discours représente une expérience très importante pour P., qui se voit valider là un certain nombre de capacités : "tu parles bien", "c'est un beau témoignage." Même après plusieurs mois, les effets de cet

événement sont toujours très présents dans le discours de P. et ont marqué sa trajectoire personnelle. Elle le définit elle-même d'ailleurs comme un "moment déclencheur", à partir de cet épisode, elle considère qu'elle a repris confiance en elle et qu'elle a repris sa vie en main. Cela évoque l'un des résultats des travaux de C. Hamidi : l'impact de la reconnaissance d'un tiers comme élément peut permettre de construire une meilleure image de soi. Cela participe également d'un processus de reconnaissance des capacités respectives dans la sphère de la solidarité : pour A. Honneth, cela est générateur d'estime sociale en permettant aux individus de se rapporter positivement à leurs capacités et de voir leur singularité reconnue par les autres.

3. Développer une distance critique et une réflexivité

Parmi les effets positifs du bénévolat, l'un des plus évoqués par les personnes interrogées est la possibilité de développer une réflexivité nouvelle sur leur parcours passé, notamment en le relisant à la lumière du discours des personnes qu'ils aident. Les bénévoles bénéficiaires peuvent ainsi vivre plus concrètement qu'ils ne sont pas seuls à vivre ou avoir vécu certaines difficultés. Parfois même, les entretiens montrent une certaine forme de relativisation de leur propre situation, en comparaison avec d'autres perçues comme étant de plus grande détresse ou rencontrant de plus grands obstacles (notamment et par exemple, des personnes sans papiers pour qui les solutions sont rares). Cela leur permet de prendre du recul sur leur situation et de développer ainsi une certaine réflexivité sur leur parcours, conduisant à revaloriser certains aspects de leur vie à travers ce nouvel éclairage. Certains s'estiment parfois même chanceux par rapport à d'autres en ayant une lecture davantage systémique de leur situation : « je suis française, j'ai des droits », ou encore « je suis pas resté très longtemps à la rue », « j'ai un diplôme sur lequel je peux m'appuyer pour retrouver un emploi », « j'ai un réseau familial qui ne m'a pas tourné le dos » etc., où ils développent une compréhension des raisons pour lesquelles ils ont pu sortir de la grande précarité et de la vie à la rue. C'est ce dont témoignent P. : « *parce que je me suis aperçu, en les aidant, que je ne suis pas la seule à vivre ça, qu'il y a des gens encore plus malheureux que moi* » et K. : « *ça te permet de faire pas mal de choses et d'avoir une relation sociale avec pas mal de monde, peut-être mieux que toi ou en plus mauvaise situation que toi et ça te permet de faire la part des choses, de te remettre en question, de te motiver [...] ça permet aussi de te dire que ça devient moins grave les problèmes que t'as puisque t'es encore utile, tu peux encore faire des choses très importantes pour les autres donc ça te permet aussi de relativiser tes problèmes* ». La prise de distance induite par l'exercice du

bénévolat permet ici, par exemple, d'identifier sur quoi l'on peut capitaliser pour se sentir socialement reconnu : c'est ce qu'illustre l'idée d'être "encore utile", dans le discours de K.

Cette capacité à se penser par-delà les seules difficultés rencontrées au cours de leur vie résonne, pour les personnes interrogées, comme l'expérience d'une amélioration vécue, amélioration matérielle mais surtout amélioration sociale. Dans ses travaux sur l'éducation, le sociologue Basil Bernstein développe l'idée de droits démocratiques fondamentaux qui peuvent éclairer certaines des analyses de cette enquête. Pour Bernstein, une société effectivement démocratique doit garantir trois droits fondamentaux à chacun de ses membres : le droit à l'inclusion, le droit à la participation et le droit à l'amélioration. Par amélioration, il entend de pouvoir développer une compréhension plus critique du monde, et, surtout, de pouvoir avoir accès à de nouvelles possibilités dans la façon dont on vit le monde. A travers les entretiens d'enquête, il est intéressant de constater que l'engagement bénévole dans le cadre de l'association La Cloche permet aux bénévoles de vivre une nouvelle expérience d'inclusion et de participation, grâce au statut de bénévole et la qualité de membre de l'association. En effet, à la base du concept de bénévolat inclusif tel que revendiqué par l'association se trouve à la fois la participation aux actions et à la vie de l'association, l'inclusion dans la communauté associative. Ce dernier point nous amène à analyser le processus de réflexivité que vivent les personnes interrogées comme l'expérience de voir le monde de façon plus large, en distance avec leur condition strictement personnelle, comprenant mieux leurs propres conditions de vie et celles des autres bénéficiaires. Ce faisant, les personnes interrogées font le récit de l'exercice partagé d'un droit à l'amélioration, qui est, pour Bernstein, la "condition de la confiance" entre l'individu et les institutions dans lesquelles il est impliqué. Cette confiance est un élément essentiel qui soutient l'engagement dans l'association, et s'acquiert dans l'expérience du bénévolat car c'est aussi et surtout, peut-être une expérience mesurable à son impact sur l'environnement direct.

Conclusion

Dans un contexte marqué par une précarité croissante, les acteurs associatifs qui luttent contre les exclusions sont nombreux et variés, tant dans leurs modalités d'actions que dans les moyens et ressources dont ils disposent. Un des enjeux principaux dans ce secteur, au-delà de la nécessaire complémentarité et coordination entre ces acteurs, est l'inclusion et la participation des personnes concernées par les actions associatives, autrement dit les bénéficiaires finaux. Dans la continuité de la logique de démocratie participative, la notion de participation des bénéficiaires eux-mêmes se diffuse progressivement dans le secteur social et médico-social depuis quelques années, symbolisée par la loi du 2 Janvier 2002 du Code de l'Action Sociale et des Familles.

Vingt ans après la promulgation de cette loi, différentes formes d'inclusion et de participation ont émergé, telle que la pair-aidance, approche dans laquelle le pair se base sur son savoir expérientiel pour aider une personne traversant les mêmes obstacles. Le bénévolat inclusif, favorisant l'engagement de tous, notamment des publics qui sont généralement éloignés du bénévolat, tels que les personnes sans domicile, est une approche qui répond également à l'enjeu de l'inclusion des personnes concernées. C'est sur ce principe que l'association La Cloche développe sa communauté de bénévoles pour construire et mener ses actions.

Fondée en 2014, l'association de Loi 1901 La Cloche a pour objet « de changer le regard porté sur le monde de la rue et encourager le 'faire ensemble' entre voisins avec ou sans domicile, pour construire une société plus inclusive ». Souhaitant développer une modalité d'action complémentaire aux acteurs historiques et institutionnels déjà existants, et basé sur le constat que les personnes à la rue souffrent de l'ignorance de leurs conditions d'existence de la part du grand public, La Cloche développe des actions favorisant la création de lien social, notamment à travers un réseau de commerçants solidaires.

Une des particularités de la communauté de bénévoles de La Cloche est que certains ont une double-qualité de bénéficiaire et bénévole et s'engagent dans l'association à travers ce que nous avons défini comme un processus de bénévolat de réciprocité. Nous avons souhaité, à travers cette enquête, répondre à la question de recherche suivante : comment cette dynamique de bénévolat peut-elle être vectrice d'une certaine forme de construction de lien social ?

L'élaboration d'un cadre théorique relatif à notre enquête sur les bénéficiaires - bénévoles de l'association s'est appuyée, dans un premier temps, sur l'éclairage de la notion de précarité, à travers les travaux de R. Castel et S. Paugam. Ceux-ci la décrivent comme situation de désaffiliation ou de disqualification sociale, conséquence de fragilités tant d'un point de vue de l'emploi, que des relations amicales et familiales. L'apport de la théorie d'A. Honneth a par ailleurs souligné l'impact négatif d'une carence de reconnaissance sur l'estime que ces personnes ont d'elles-mêmes, s'accompagnant d'un sentiment d'inutilité sociale.

L'étude des logiques d'échange, et en particulier, celles du don et la mise en exergue des dynamiques anthropologiques à l'œuvre dans l'engagement bénévole des personnes auprès desquelles l'enquête a été menée, nous a permis de considérer la relation donateur/donataire au sein d'une chaîne de réciprocité comme générateur de lien social. Les travaux issus du champ de la psychologie également mobilisés ont pu élargir cette lecture afin d'y inclure la dimension émotionnelle de l'expérience de bénévolat. Ce cadre ainsi complété a permis de comprendre l'importance du vécu expérientiel des personnes et de formuler l'hypothèse d'une forme de remboursement d'une « dette positive » contractée en tant que bénéficiaire et rendue en tant que bénévole.

La revue de l'art de la sociologie du bénévolat a ensuite permis de penser certaines dimensions de l'analyse des motivations individuelles. La volonté de reconstruire un lien social, telle que décrite par D. Ferrand-Bechmann, et de façonner une nouvelle image de soi, une identité renforcée au sortir de la position de débiteur vers une position d'acteur, autrement dit en capacité d'agir, telle que soulignée par C. Hamidi, ont été les axes principaux que nous avons retenu pour l'enquête.

Le cadre théorique ainsi établi, alliant psychologie, anthropologie et sociologie, nous a permis de formuler l'objet d'étude de ce mémoire à travers ce que nous avons désigné sous l'expression « bénévolat de réciprocité ». Celui-ci visait à décrire de façon analytique, et dont l'application dépasse le cadre de l'association La Cloche, un certain exercice du rôle de bénévole, répondant aux critères ci-dessous que nous avons pu étudier au regard des données de l'enquête.

- Une action socialement curative pour soigner le lien par le lien, dont les bénévoles qui la réalisent procèdent à une action positive envers d'autres bénéficiaires, et envers eux-mêmes

Nous avons pu mettre en exergue qu'une des motivations individuelles principales des personnes interrogées est la volonté de rendre en retour, grâce à la valorisation de ce qu'ils ont reçu, à la fois de l'aide, de la considération, du soutien, mais également à travers la confiance qu'il leur a été témoignée à travers la possibilité de devenir bénévole. Mobilisées par ces dettes positives, les personnes s'engagent dans un projet de réciprocité, réalisation de la logique du don/contre-don. A travers cette action, et comme souligné lors des entretiens par ces propos, « quand on aide les autres, on peut s'aider soi-même », symbolisant ainsi la valeur bilatérale du bénévolat, à la fois pour le bénéficiaire et pour le bénévole.

- Ayant pour conséquence possible une revalorisation de l'estime de soi car permettant une reconstruction du sentiment de reconnaissance et de contribution sociale

L'engagement bénévole et les actions menées dans le cadre du bénévolat par les personnes interrogées semblent avoir eu pour conséquence une reconnaissance de leurs contributions personnelles, ainsi que la valorisation par des tiers de leur apport personnel, participant ainsi à une reconstruction d'estime de soi. Cette reconnaissance semblait jusqu'alors absente des sphères sociales et professionnelles des personnes concernées ; investir l'espace associatif, comme opportunité pour elles de mobiliser des capacités insoupçonnées ou oubliées, a pu permettre de revaloriser l'image d'eux-mêmes.

- Légitimée par une expérience basée sur le vécu et la communauté d'expérience envers les destinataires finaux

Instaurer un dialogue, créer un lien de confiance avec les destinataires finaux, apporter des conseils orientés, guider, sont autant d'actions pour lesquelles les bénévoles bénéficiaires ont une expertise issue de leur expérience personnelle. Ces savoirs expérientiels, gage de légitimité pour les personnes aidées par les bénévoles, représente également une ressource moteur à leur engagement, qu'ils ont à cœur de mobiliser pour proposer une perspective d'amélioration, incarnant par leur propre exemple qu'une amélioration de leurs conditions de vie est possible.

- Réinvestissant l'individu dans sa capacité à être acteur et pouvoir agir sur le monde qui l'entoure

Se sentir utile, être acteur en aidant les autres et ne plus être seulement la personne qui reçoit de l'aide donne lieu à une construction identitaire basée sur une reconnaissance de ses propres capacités. Passer « du statut d'aidé au statut d'aidant » (Duclos, Nicourd, 2005) permet de

changer de place dans le cycle du don. En devenant donateur, les bénévoles sont ainsi institués comme acteurs à part entière, capables d'agir sur le monde qui les entoure. Le développement, à travers le bénévolat, d'une réflexivité et d'une distance, d'une meilleure compréhension de leur situation, vient renforcer les possibilités de passer à l'action pour autrui comme pour soi.

L'analyse a pu montrer le potentiel curatif du bénévolat de réciprocité, en favorisant une reconstruction identitaire positive où le bénévolat constitue un rôle social permettant de se positionner en tant que citoyen actif. L'engagement associatif peut être alors considéré comme un « outil d'intégration sociale » (Hamidi, 2002) et constituer une réponse contre une situation de désaffiliation sociale. Cette enquête permet de mettre en lumière la potentialité, à certaines conditions et pour certaines personnes, du bénévolat de réciprocité comme vecteur de reconstruction sociale.

La méthode d'enquête biographique à travers des récits de vie qui a été choisie ici a pu permettre un espace de discussion mais également une forme de démarche réflexive pour les personnes interrogées. Au-delà du sentiment de valorisation et des bienfaits de l'écoute que cela a pu générer, cela les a également amenés à se questionner sur leur démarche de bénévolat et envisager certaines questions auxquelles elles n'avaient pas réfléchi auparavant. Il semblerait intéressant de pouvoir développer ce genre de pratique pour mieux valoriser l'impact du bénévolat et notamment du bénévolat inclusif. Renforcer et diversifier les occasions d'analyser ce que vit et ressent le bénévole, de ce que cela lui apporte, sur tous les plans, pour soutenir un processus réflexif pourrait également permettre à l'association d'apporter des évolutions sur ses modalités d'actions ou d'organisation.

Parmi les questions qui restent à étudier à l'issue de cette enquête, il serait pertinent d'évaluer dans quelle mesure ce dispositif pourrait fonctionner d'une façon plus large, pour d'autres profils de bénéficiaires, l'enquête n'ayant pas pu approfondir si les personnes interrogées avaient par exemple pu bénéficier d'autres accompagnements ou d'éléments biographique plus large expliquant leur engagement bénévole. Cela passerait par exemple par l'approfondissement des caractéristiques sociales et individuelles des enquêtés, ainsi que par la comparaison de la mise en place du dispositif dans d'autres associations. De plus, il paraît intéressant de poursuivre cette enquête pour pouvoir notamment s'interroger sur la pérennité

du processus que nous avons mis en exergue, en interrogeant par exemple des personnes passées par le bénévolat de réciprocité n'ayant pas persévéré dans cet engagement, ou encore en essayant de mieux comprendre le rôle du bénévolat de réciprocité dans une potentielle reprise d'activité professionnelle. Enfin, le phénomène de la transition au sortir d'une situation de rue et l'impact du bénévolat sur cette dimension pourrait être aussi être approfondi, sur une temporalité d'étude plus longue et avec un panel davantage étendu, pour évaluer dans quelle mesure ce processus peut également contribuer à retrouver une stabilité sociale et professionnelle.

Bibliographie

- Balta F., Conférence *La complexité de nos échanges dans le cadre du coaching : un regard systémique*, SFCOACH Société Française de Coaching, 17 Mars 2022
- Bernstein B., *Pédagogie, contrôle symbolique et identité*, traduit par Ginette Ramognino-Le Déroff & Philippe Vitale. Sainte-Foy [Québec] : Presses de l'université Laval, 2007
- Bouquet, B., Jaeger M. « Introduction », *Vie sociale*, vol. 19, no. 3, 2017, pp. 7-11
- Castel, R. (1991). 'De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation : précarité du travail et vulnérabilité relationnelle', Donzelot, Jacques. (Dir.) *Face à l'exclusion, le modèle français*, Editions esprit, Paris.
- Catonné, J-P., Arveiller J-P., « Avant-propos », *Pratiques en santé mentale*, vol. 66, no. 3, 2020, pp. 2-4
- Chaniel, P., « Introduction. Ce que le don donne à voir », Philippe Chaniel éd., *La société vue du don. Manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée*. La Découverte, 2008
- Damon J., *La question sdf. Critique d'une action publique*, Paris, puf, 2002
- Damon J., « Les SDF en France : difficultés de définition et de prise en charge », *Journal du droit des jeunes*, vol. 223, no. 3, 2003, pp. 30-35.
- Damon J., « Pauvreté et précarité en chiffres », *Les Cahiers français*, n° 390, 2016, pp. 1-14
- Draperi J-F., *L'entrepreneuriat social, un mouvement de pensée inscrit dans le capitalisme*, Cestes-Cnam, Recma, Acte1, févr. 2010
- Draperi J-F., Dîners-débats 2013, CIRIEC, 25 mars 2013, *Economie sociale et Entrepreneuriat social : convergences et divergences*, Intervention de Jean-François DRAPERI, Rédacteur en chef de la Revue internationale de l'économie sociale (RECMA), Directeur du Centre d'Economie Sociale Travail et Société au CNAM
- Duvoux N., Séminaire de l'ONPES, Invisibilité sociale : publics et mécanismes du 6 janvier 2015

- Ferrand-Bechmann D., *Le métier de bénévole*, Paris, Anthropos, 2000
- Fournier M. « « La Misère du monde » », Jean-François Dortier éd., *Pierre Bourdieu. Son œuvre, son héritage*. Éditions Sciences Humaines, 2008, pp. 66-66.
- Gajac O., « La notion de désaffiliation chez Robert Castel », *Revue du MAUSS permanente*, 28 octobre 2015
- Genel K., « La théorie de la reconnaissance d'Axel Honneth à l'épreuve de la crise sanitaire : travail, labeur et contribution sociale », *Sociologie du travail* [En ligne], Vol. 64 - n° 1-2 | Janvier-Juin 2022
- Godbout J. T. « De la continuité du don », *Revue du MAUSS*, vol. no 23, no. 1, 2004, pp. 224-241.
- Godbout J.T., *Ce qui circule entre nous – Donner, recevoir, rendre*, Paris, Seuil, 2007
- Halpern C., « Les luttes pour la reconnaissance », Véronique Bedin éd., *Philosophies et pensées de notre temps*. Éditions Sciences Humaines, 2011, pp. 101-109
- Hamidi C., « Les raisons de l'engagement associatif », *Revue française des affaires sociales*, n° 4, 2002
- Havard Duclos B. et Nicourd S., « Le bénévolat n'est pas le résultat d'une volonté individuelle », *Pensée plurielle*, vol. n° 9, no. 1, 2005, pp. 61-73.
- Jaeger M., « Les nouvelles formes de participation des personnes accompagnées dans les instances de gouvernance et dans les formations », *Vie sociale*, vol. 19, no. 3, 2017, pp. 13-25
- Lichtenberger Y., « Ce qui circule entre nous, Donner, recevoir, rendre, J.T. Godbout », *Sociologie du travail*, Vol. 52 - n° 2 | 2010, 293-296
- Paugam, S., *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*. Presses Universitaires de France, 2009
- Pichon P., *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Paris, Aux lieux d'être, 2007, 304 p.
- Pourtau L., De Oliveira J.P., et Ferrand-Bechmann D., « Les bénévoles « concernés » dans les associations de lutte contre le cancer en France. Spécificités et limites d'un

engagement fondé sur le vécu et la « dette » », *Les Tribunes de la santé*, vol. 42, no. 1, 2014, pp. 65-82.

- Simonet-Cusset M., Give back to the community : le monde du bénévolat américain et l'éthique de la responsabilité communautaire, *Revue française des affaires sociales*, n° 4, oct/déc 2002
- Vincent Ponroy J., et Chevalier F., « Chapitre 9. Les récits de vie », Françoise Chevalier éd., *Les méthodes de recherche du DBA*. EMS Editions, 2018, pp. 158-175.
- Wacheux, F., *Méthodes Qualitatives et Recherche en Gestion*, Paris, Economica, 1996
- Wresinski J., « Grande pauvreté et précarité économique et sociale », Paris, *Journal officiel*, 1987, p. 14

Rapports

- ANESM, La participation des usagers au fonctionnement des établissements et services sociaux et médico-sociaux, Recueil des pratiques et témoignages des acteurs, Août 2014
- Collectif ALERTE Paca, Chroniques de l'ultra-précarité en région PACA, Octobre 2021
- Conseil National des politiques de Lutte contre la Pauvreté, rapport « Pauvreté démultipliée », Mai 2021
- Fédération nationale des Samu Sociaux, Maraudes - Référentiel de missions et d'évaluations, Octobre 2018
- Fondation Abbé Pierre, 27^{ème} rapport sur l'état du mal-logement en France 2022
- Stratégie nationale de prévention et de lutte contre la pauvreté 2019

Article de site internet

- Marsactu, *Ville et État tirent le bilan de la Nuit de la solidarité à Marseille*, 12 Juillet 2022, <https://marsactu.fr/bref/ville-et-etat-tirent-le-bilan-de-la-nuit-de-la-solidarite-a-marseille/>

Table des matières

Remerciements	5
Sommaire	6
Introduction.....	7
Chapitre 1 : Lutter contre la grande exclusion à Marseille à travers une dynamique de bénévolat inclusif.....	10
I. Précarité et personnes sans domicile à Marseille	10
1. Pauvreté et précarité.....	10
2. SDF – personnes sans domicile.....	13
3. Impacts aggravants liés à la crise de l'épidémie de covid-19.....	15
II. Acteurs associatifs luttant contre la grande exclusion et modalités d'actions	16
1. Les acteurs historiques et institutionnels et l'aide apportée.....	16
2. Les innovations sociales et dispositifs alternatifs.....	18
3. Association La Cloche, lutter via la création de lien social.....	19
III. Enjeux liés à l'inclusion des personnes concernées	22
1. L'inclusion à travers la participation	22
2. L'inclusion à travers la pair-aidance	24
3. L'inclusion à travers le bénévolat inclusif.....	25
Chapitre 2 : Cadre théorique pour étudier l'engagement des bénévoles bénéficiaires	26
I. Éclairage sur les processus vécus lorsqu'en situation de grande précarité	26
1. Les processus liés à l'exclusion sociale : désaffiliation et disqualification sociale	26
2. Les processus liés à l'estime sociale : la sphère de reconnaissance de la solidarité	27
II. Logique du don comme créatrice de lien social et génératrice de dette positive.....	28
1. Le don créateur de lien social.....	28
2. Le don générateur de dette positive	29
III. Bénévolat et motivations individuelles à l'engagement.....	31
1. D'une sociologie de l'engagement à une sociologie du bénévolat.....	31
2. Études des motivations individuelles	32
Chapitre 3 : Analyse de l'enquête : motivations individuelles et effets du bénévolat de réciprocité	36

I. Méthode d'enquête de terrain.....	36
1. Observation participante	36
2. Entretiens biographiques et choix de l'échantillon	36
II. Motivations individuelles des bénévoles bénéficiaires.....	41
1. Rendre en retour, à une communauté d'expérience	42
2. Comblent des manques de la vie sociale, recherche de lien social	44
3. Montrer que c'est possible, une légitimité par le vécu	45
III. Effets du bénévolat de réciprocité	47
1. Soigner le lien par le lien	47
2. Redevenir acteur et construire une nouvelle image de soi	48
3. Développer une distance critique et une réflexivité	51
Conclusion	53
Bibliographie	58
Table des matières	61
Annexe 1	63
Annexe 2	66

Annexe 1

Mapping bénévoles - Septembre 2021 / Août 2022

Nombre total de bénévoles

Zone	Nombre	%	
Centre	23	55%	
Sud	19	45%	
Total général	42	100%	<i>dont 7 STOP</i>

1. Statistiques zones centre et sud

Première rencontre avec La Cloche

Evènement / actions	Nombre	%
Evènement solidaire (22 du mois)	6	14%
Autre antenne	1	2%
Commerçant carillonneur	1	2%
Festival	2	5%
Repère	13	31%
Réseaux sociaux	2	5%
via autre asso*	4	10%
via autre bénévole	13	31%
Total général	42	100%

Top 3 :

1. Via un autre bénévole // via un Repère
2. Via un évènement solidaire (22 du mois)

Première action avec La Cloche

Evènement / actions	Nombre	%
Evènement solidaire (22 du mois)	8	19%
Chorale	7	17%
Clochettes	8	19%
Radio	2	5%
Repère	4	10%
Sensibilisation de rue	13	31%
Total général	42	100%

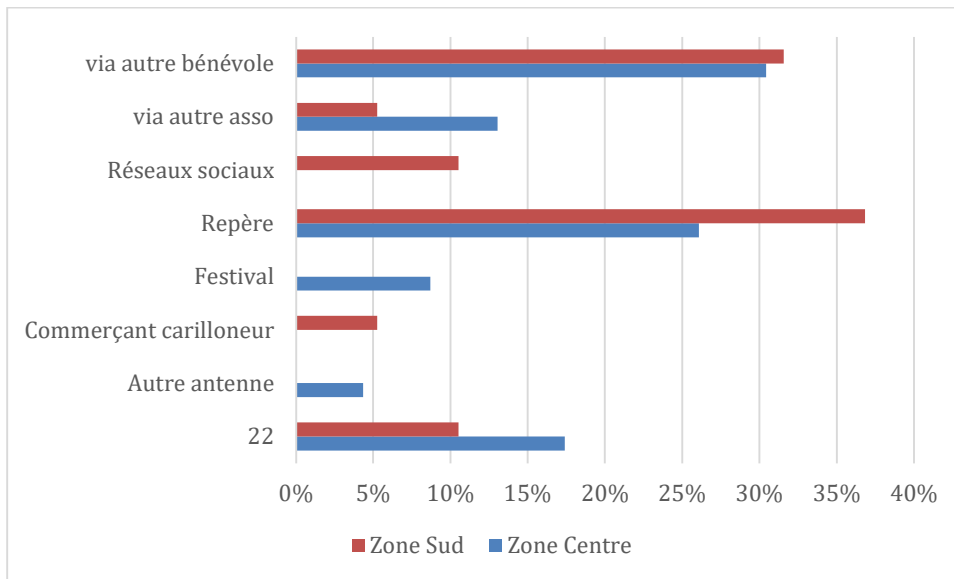
Top 3 :

1. Participation à une sensibilisation de rue
2. Participation à une activité : Clochettes & Chorale
3. Participation à un évènement solidaire (22 du mois)

* autres associations : CRPA, ADJ Bouès, ADJ Bethanie, Coco velten

2. Statistiques par zone

Première rencontre avec La Cloche

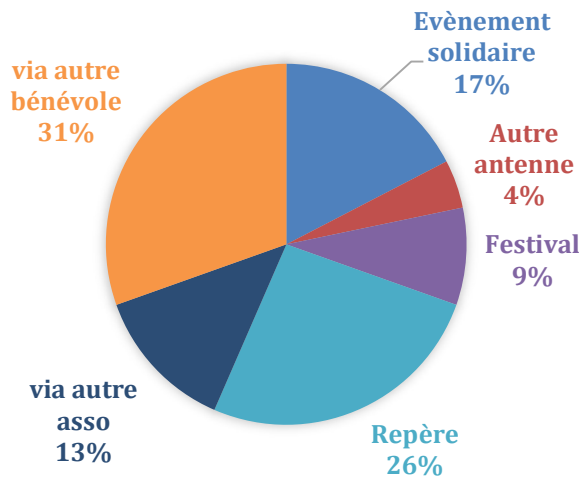


Comparaison ZC/ZS

Zone centre : plus de rencontres via un 22, un festival, une autre association, une autre antenne

Zone sud : plus de rencontres via un autre bénévole, le repère, les commerçants, les RS

ZONE CENTRE

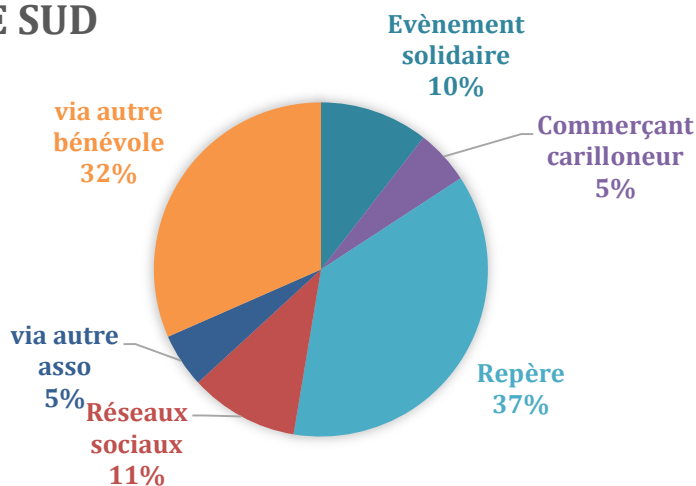


Répartition générale

(3 items principaux) :

- Via autre bénévole
- Via le repère
- Via un 22

ZONE SUD

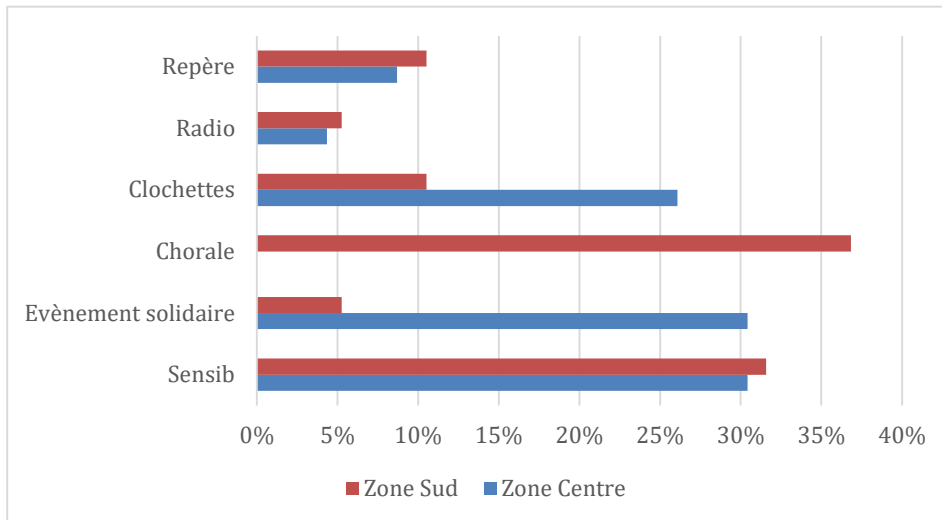


Répartition générale

(2 items principaux) :

- Via le repère
- Via autre bénévole

Première action avec La Cloche



**N.B : la coordinatrice de la zone centre anime l'atelier clochettes et la coordinatrice de la zone sud anime l'atelier chorale*

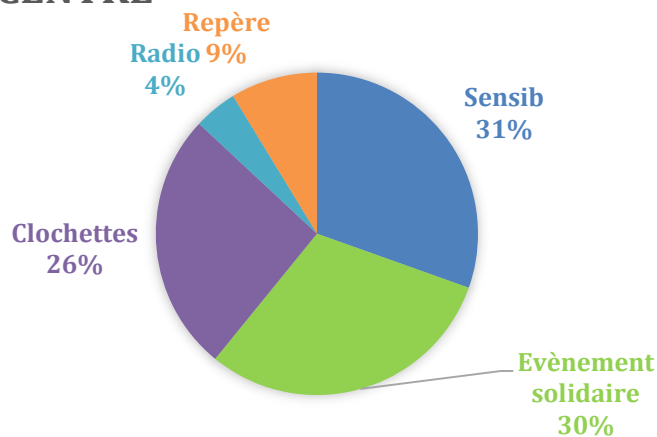
Comparaison ZC/ZS

Premières actions en Sensibilisation et Radio sont assez équivalentes dans les 2 zones

Zone centre : plus de clochettes* et d'évènements solidaire

Zone sud : plus de chorale* et de repère

ZONE CENTRE

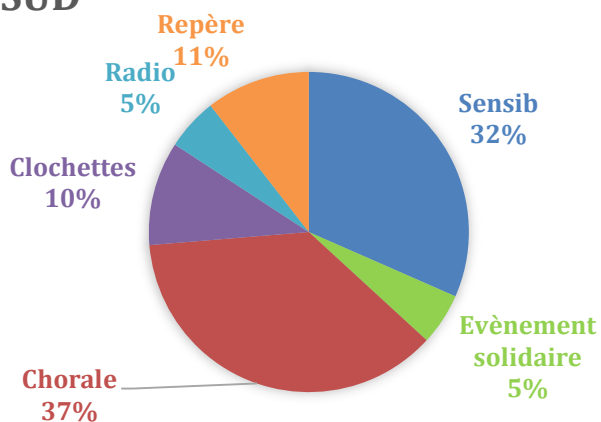


Répartition générale

(3 items principaux) :

- Participation à une sensibil
- Participation à un évènement solidaire
- Participation aux clochettes

ZONE SUD



Répartition générale

(2 items principaux) :

- Participation à la chorale
- Participation à une sensibil

Annexe 2

Entretien D. - 21/07/2022

Café Black Bird

Est-ce que tu peux me raconter comment tu as rencontré la Cloche ?

Ce qu'il s'est passé c'est que j'ai connu la rue moi-même, tu le sais, j'ai fait les foyers, j'ai fait les 4 saisons, j'ai dormi dehors, de 2007 à 2016 à peu près et après, quand j'étais dans les foyers, en voyant toutes ces personnes sans domicile, ça m'a fait quelque chose. Ça m'a donné envie de faire quelque chose pour ces gens-là en fait. A l'époque y'avait Mat, et lui et moi, et Bruno, un malgache, on était compagnons de route, tu vois ce que c'est ?

Non, dis-moi...

Compagnons de route ça veut dire qu'on a fait les foyers ensemble, qu'on a fait les groupes d'accueil d'urgence ensemble, qu'on a fait les choses, toutes les démarches ensemble pratiquement, et on a vécu dans les mêmes foyers en même temps. Ce qui m'a beaucoup marqué c'est le plan grand froid aussi l'hiver, à chaque fois on se retrouvait soit à Forbin, soit à la Madrague, soit aux salles qu'ils avaient récupérées pour le grand froid parce qu'ils réquisitionnent des endroits tu sais, et en fait on se retrouvait à chaque fois au même endroit et des liens se sont créés, parce qu'on se connaissait, et quand on parlait entre nous, on se demandait ce qu'on pouvait faire pour aider les autres, c'était ça la vraie question. Nous on connaît ce passage que les gens passent, j'ai dit pourquoi on fait pas quelque chose par rapport à ça et ce qu'il s'est passé c'est qu'on a voulu faire des choses par rapport à ça. Bruno il était là après il est parti parce qu'il avait autre chose. Mat il est resté un petit moment. Après moi je suis resté ça fait 4 ans et demi maintenant que je suis à La Cloche. Pour moi c'était quelque chose de fort d'aider des personnes qui étaient comme moi à l'époque, en les voyant tous les jours, et j'ai dit il faut que j'aide ces personnes-là, c'était ça en fait mon truc, il a fallu que j'aide ces personnes-là. Et j'ai vu comment ils faisaient déjà, et j'ai dit mais qu'est-ce que tu fais, c'est quoi la Cloche, je demandais ce que c'était, qu'est-ce que vous faites tout ça et il m'a expliqué. Parce qu'avant d'être à la Cloche j'étais dans une association, les Nomades Célestes c'était. Ça a fermé maintenant parce qu'il y a eu des petits soucis et le patron est parti avec la caisse, comme ça. Après du coup, de fil en aiguille, j'ai rencontré la première directrice de la Cloche, Sarah, elle est venue nous voir aux Nomades Célestes, demander pour faire les invendus et tout, parce qu'on récupérait les invendus des magasins. Après on a fait une préparation de repas chez Yahel, on s'est retrouvé chez Yahel tous, en fait Mat il dépendait de la Cloche déjà, moi j'arrivais de Nomades Célestes, et on s'est rencontré là à nouveau, on a fait la cuisine, on a fait des plats pour un 22 ou je sais plus si c'était un 11 ou un 22 avant, je sais plus, mais on a fait la cuisine chez Yahel. Et puis, de fil en aiguille, je suis rentré à la Cloche parce que j'ai trouvé que ce qu'ils faisaient c'était ce que je voulais faire en fait, c'était mon domaine, moi pourquoi j'utiliserais pas ce que j'ai vécu en aidant les autres, c'est un peu ça en fait l'histoire. Voilà ce qu'il s'est passé, je suis rentré à la Cloche et depuis ce temps-là, j'aide les personnes sans domicile. Et comme j'ai connu, tu vois c'est un peu précarité, c'est vrai que j'ai croisé beaucoup de monde, entre le foyer Forbin, le foyer de la Madrague, les accueils d'hiver tu sais, les plans grand froid et tout, puis le problème avec le 115, ça a été la folie. Parce qu'au départ c'était que 7 jours tu sais le 115, après ça a été 9 jours, maintenant c'est 15 je crois. On galérait et puis à la place de tourner en rond toute la journée comme ça, on se dit, pourquoi on ferait pas une marche, on ferait pas une action, on ferait pas quelque chose pour aider ces personnes justement, à la place de tourner en rond, de se faire chier quoi en gros, tu vois l'histoire. On faisait d'abord nos démarches, après on se consacrait aux autres, on allait récupérer même de la nourriture, on distribuait, à toutes les personnes qui étaient à la rue, qu'on connaissait, qui avaient faim, et à chaque fois on essayait de trouver des solutions pour ces gens-là. Et la Cloche c'est vrai qu'elle proposait exactement ce que je voulais en fait, tu vois c'est ça le truc. Moi je fais ça c'est parce que ça vient du cœur, c'est quelque

chose qui vient du cœur, et j'ai dit je veux aider ces gens-là, je continuerai à aider ces gens-là, jusqu'en 2030 s'il le faut tu vois. Ça tiendrait qu'à moi, tu vois j'aurais les moyens, je sais pas je serais milliardaire ou un truc comme ça tu vois, je ferais ça dans le monde entier, je me connais. Je trouve que ces personnes ont besoin de l'aide, de communication, qu'on les voit, qu'on s'occupe d'eux, qu'ils ne soient pas invisibles tu vois, donc ça me fait de la peine pour ces gens-là et je me dis que tant que je pourrais les aider, je le ferai, y'a pas photos. Et quelque part d'être à la Cloche pour moi c'est une fierté aussi, parce que je vois que je suis capable d'aider les gens, même si j'ai pas forcément toutes les cartes en main comme on dit, je les aide quand même, ça peut être n'importe où, partout où je vais croiser ces personnes-là, partout je vais les diriger, des fois j'aide aussi les sans-papiers, coup de pouces migrants, tu sais, je les dirige à la préfecture et tout, beaucoup d'africains. Ça fait un petit moment déjà, je fais les deux, je m'investis dans certaines choses sur mon temps, mais c'est vrai que la priorité c'est la Cloche et si je peux faire autre chose autour, quand je peux, je vais le faire. Moi j'aime ce que je fais et j'espère que ça pourra aider beaucoup de monde.

Et avant 2007...

...ma vie ?

Oui

Ma vie, mon histoire ? alors je me débrouille dans ma vie depuis l'âge de 15 ans, j'ai plus mes parents depuis l'âge de 15 ans donc je me débrouille tout seul depuis cet âge-là et pour réussir à m'en sortir, j'ai cherché du travail, c'est vrai qu'à l'époque j'avais 15 ans, j'avais pas le droit mais à l'époque on pouvait arranger les papiers et tout, on pouvait dire que j'avais 16 ans tu vois ça allait. Mon premier boulot c'était dératiser les égouts. Après j'ai travaillé jusqu'à l'âge de 18 ans, après je suis rentré à l'armée, j'étais militaire, pendant 5 ans pratiquement. Après je suis rentré à 18 ans et après je me suis marié à 19 ans et j'ai eu ma première fille, ensuite 10 mois après ma seconde, et puis c'était pendant que j'étais militaire. J'ai été marié 20 ans. Je dépendais de Fort-neuve de Vincennes, mais comme je faisais parti du groupe d'intervention française, j'étais rarement en France, j'étais beaucoup à l'étranger tu vois. C'est pour ça que je connais l'étranger, les autres pays. Et puis après j'ai fait ça pendant 5 ans, j'ai été marié, après au bout de 5 ans j'ai cherché du travail, j'ai travaillé jusqu'en 2007 après j'ai divorcé en 2007 et c'est là que tout est arrivé, c'est là que je suis tombé bien bas, c'est là que je suis tombé dans un gouffre, on va dire ça comme ça, pas un gouffre financier, un gouffre du néant, un gouffre total et puis je me suis retrouvé à la rue, c'est parce qu'en fait d'avoir divorcé ça m'a fait un choc tu vois, de peur d'abandonner mes enfants, c'est beaucoup ça et du coup j'ai perdu mon travail, j'ai perdu tout ce que j'avais tu vois, j'avais plus le goût à la vie, c'était flou... à cette époque là c'était flou, je me suis retrouvé la rue c'est parce que j'ai eu un choc psychologique je pense. Je me suis fait aider avec le temps quand même et puis de 2007 à 2016 je suis resté à la rue, c'est pour ça que je connais le système de la rue, que je connais Marseille. Mais j'ai pas fait que Marseille, depuis 2007, j'ai fait Montpellier, j'ai fait Agde, j'ai fait Béziers, j'ai fait Perpignan, la frontière espagnole, j'ai fait aussi Paris, le nord de la France, Lille...

C'est quoi qui t'amenait à changer de villes comme ça ?

En fait j'étais encore à la rue, j'avais pas retrouvé le goût des choses encore, en fait je suis pas parti parce que je voulais voyager, je suis parti parce que je savais pas trop où aller, comment ça allait se passer, après je m'inquiétais... après en 2016 je suis revenu sur Marseille, non un peu avant... en 2013, je suis revenu sur Marseille, comme c'est chez moi. Avec toutes les vadrouilles que j'ai fait, j'ai fait beaucoup de foyers en dehors de ceux de Marseille mais bon ça a jamais été trop longtemps, ça devait être 24h, 48h, ça dépendait des villes, comment ils considéraient ça. Mais après bon ma vie à moi c'est vrai qu'elle se résout maintenant à vouloir aider les gens, ça se résout à ça, parce que c'est d'avoir vécu ça, c'est ça en fait, c'est ça qui est fort tu vois, d'avoir vécu cette expérience et pourquoi, pourquoi toi

tu pourrais pas aider les autres, c'est ça en fait. Comme il y a un dicton qui dit « tend ta main à ton prochain » tu l'as entendu ça, ben voilà c'est ce que je fais moi maintenant.

Dans cette période 2007 – 2016, du coup tu étais au RMI ? tu touchais un peu de sous ?

A l'époque j'ai eu une période de chômage, mais comme j'ai pas pu aller aux rendez-vous ni aux trucs, j'ai tout perdu, j'étais au point zéro, eh ouais parce que quand tu as pas de stabilité pour les rendez-vous et tout c'est un peu galère, tu peux pas y être, par exemple t'es à Montpellier t'as rendez-vous à Marseille, comment tu fais ? si t'as pas d'argent tu peux pas, à part faire du stop, même les gens ne te ramassent même pas, frauder le train, ça t'apporte encore plus d'ennuis, j'avais pas envie de me retrouver même en prison, tu vois l'histoire. Même je peux pas, avec mes métiers je peux pas, j'irai pas tu vois, parce que je risque de perdre mon métier et tout, c'est pas un truc qui m'aurait attiré tu sais de frauder, de faire des choses comme ça tu sais j'aurais pu hein, mais par contre, une chose qu'il faut savoir c'est que déjà je bois pas d'alcool, j'ai jamais bu, même à la rue, c'est pas mon truc, c'est pas mon domaine, ni les stupéfiants, ni la drogue ni quoique ce soit, ça a jamais été. Pourtant à la rue tu vois c'est fréquent, mais il y en a certains ils résistent à ça, mais tu sais c'est parce que moi je supporte pas l'alcool depuis tout petit déjà, donc après c'est pour ça. Après ça m'a jamais trop tenté tu vois. C'est vrai que j'ai commencé à fumer j'avais 8 – 10 ans, un truc comme ça, oui mais j'ai habité dans des quartiers, j'habitais dans des cités... et je me suis fait entraîner par les grands, tu connais la suite, tu sais comment ça se passe.

Tu as grandi dans des cités, donc à Marseille ?

Ouais, j'ai grandi au Plan d'Aou, tu connais les quartiers nord ?

Oui, j'y suis jamais allée mais je vois

J'ai fait mon enfance à Marseille, bon jusqu'à l'âge de 15 ans

Tes parents ils ont eu un accident ?

Non, si tu veux, j'ai perdu mes parents à cette période, mon père est mort d'une maladie et ma mère était hémiplégique, elle a fait un AVC. Et puis bon, après j'ai appris à me débrouiller seul

Tu dis que tu as commencé à fumer à 8 – 10 ans avec les grands mais pas de stupéfiants ?

Non, parce que je savais que c'était nocif et dangereux, on m'a toujours appris que c'était nocif et dangereux et même, je voulais pas être un légume, je suis désolé mais.. et pourtant j'ai eu des propositions, beaucoup, même pour la cocaïne, pour la drogue dure, mais à marseille tu as vu comment c'était à peu près, tu vois comment ça fonctionne. J'ai jamais été tenté, je voulais pas être en travers de la loi. J'ai quand même 5 sœurs et 2 frères, j'ai quand même une grande famille, et mes parents pour s'occuper de tout le monde... c'est-à-dire pour moi les préférés c'était mon premier frère et puis mon dernier frère, entre les deux, les enfants, on était pas considérés pareil, tu vois ? bon c'est vrai que quand tu as beaucoup d'enfants c'est pas facile. C'est peut-être un peu pour ça aussi, ça m'a dégouté de la vie, j'ai voulu me lancer moi-même sur mon chemin, dans mes aventures. Tu sais ça m'a apporté beaucoup de choses, même si c'est depuis l'âge de 15 ans, j'ai réussi à me débrouiller, à avoir une chambre de bonne, à 50 francs à l'époque, ça faisait pas beaucoup, tu sais, mais j'avais un toit déjà, même si c'était 10 m² même pas, mais j'avais mon travail. J'ai travaillé jusqu'à temps que je divorce, après quand j'ai divorcé, après j'avais plus le goût à rien du tout, j'étais dégouté de la vie, je sais pas... j'ai failli me tirer une balle dans la tête quand même, c'était une période assez... médiocre, je me sentais vraiment plus adhérer à ce monde, j'ai du péter les plombs. Parce que je pense que j'ai perdu beaucoup sur le coup. Et pourtant c'est pas pour une histoire de tromperie ou quoique ce soit, c'est parce qu'on s'entendait plus. Tu peux pas vivre avec quelqu'un si c'est pour t'embrouiller tous les jours, en plus tu as des enfants, tu vas t'embrouiller devant les enfants toute ta vie ? non, autant prendre chacun sa direction. C'est vrai que je me suis marié j'avais 19 ans, je me suis marié jeune, je suis resté marié 20 ans, 20 ans et 8 enfants

quand même, et de la même femme, chaque fois on me demande mais je suis pas quelqu'un qui va à droite et à gauche. Et d'avoir perdu tout ça tu vois ça m'a fait tellement de mal, ça m'a bousillé la vie, ça m'a détruit entièrement, extérieurement ça m'a détruit, c'est pour ça que j'ai galéré, à droite et à gauche, j'ai dormi chez les uns, j'ai dormi chez les autres... mais par contre de ma famille, il y a jamais personne qui m'a proposé quoique ce soit malgré qu'ils savaient que j'étais dans la galère, tu vois c'est ça l'histoire, je comprends pas comment tu as autant de frères et sœurs et qu'ils en ont rien à péter de toi, pourtant une famille c'est liée, ils savaient que j'avais divorcé, que j'étais dans la galère, mais ils m'ont jamais dit « D. tu as besoin de quoique ce soit ? » jamais.

Tu étais en contact avec eux ?

Ouais mais en fait quand je leur disais que j'étais à la rue ou quoi, ils changeaient de conversation. Tu sais comment ils font les gens. Pourtant tu vois je les aime mes frères et sœurs mais quand j'ai eu besoin d'eux, ils étaient pas là, et pourtant j'ai eu une période très néfaste... et ce qui m'a tendu la main c'est la Cloche, de Sarah déjà ça date, Yahel elle est arrivée après, au début on était pas beaucoup, une dizaine peut-être

Tu disais que d'abord tu as connu Nomades Célestes, une autre association

J'avais un ami qui m'a demandé si ça m'intéressait, on faisait de la mosaïque et tout, récupération d'invendus dans les magasins et puis là-bas on mangeait, on déjeunait, il y avait des ordinateurs donc on pouvait faire nos papiers

Un peu comme un ADJ ?

Un petit oui, juste à part que c'est une association en fait, et tu pouvais manger là-bas tous les jours, même te reposer parce qu'il y avait des canapés et tout, parce qu'après dans les foyers à 8h du matin il faut que tu sois dehors et des fois quand tu rentres tard, c'est pas facile, tu fais tout à pied à Marseille, pour faire tes démarches... cette association aidait pour pas mal de choses, mais après elle a mis les clés sous la porte. Nomade Céleste j'ai du faire une année et après je suis rentré à la Cloche, au Carillon. J'aimais ce qu'on faisait dans cette association

En 2016, qu'est-ce qu'il s'est passé pour que tu te dises..

...que je dois m'en sortir ? ce qu'il s'est passé c'est au bout d'un temps je me suis dit qu'il était temps de s'en sortir, de sortir de cette misère, je me suis dit que je pouvais pas continuer à rester à la rue, il fallait que je m'en sorte, même si je faisais parti d'une association à côté, il fallait que je m'en sorte, il fallait que je trouve du travail, que je trouve des choses, ce qui m'a donné envie de sortir de la rue ben c'est simple, c'est d'avoir une vie normale. Par rapport aux gens, en fait si tu regardes, les gens te regardent différemment si t'es plus à la rue. A la rue, les gens te regardent pas vraiment bien, quand tu es SDF, mais je dis les gens sont bien hypocrites, parce que quand tu sors d'une situation comme ça, les gens te voient plus tard et te disent « ah bonjour monsieur » je leur dis « vous ne vous rappelez pas de moi ? quand j'étais à la rue, vous me parliez pas du tout » j'étais invisible quoi.. les commerçants te jetaient, ils disaient que tu salissais leur pas-de-porte. Quand je suis sorti de cette situation, les gens me voyaient différemment. Justement c'est ce que j'ai pas aimé en fait, j'ai pas aimé que les gens te voient comme si tu étais quelqu'un... pourtant c'est des gens que je croisais tous les jours. J'ai même tendu qu'on était des déchets de la société, j'ai entendu ça. Si les personnes voient comme ça les gens de la rue, je me suis dit je vais faire quelque chose, je les aide.

Tu disais que c'est Sarah qui était venue aux nomades célestes se présenter

Oui [événement / Yahel]

Quand tu as commencé à côtoyer la Cloche, tu étais encore à la rue ?

Oui j'étais encore en situation de rue, j'étais à la rue quand j'ai rencontré la cloche

Et comment ils t'ont proposé d'être bénévole ?

En fait c'est en croisant Mat, il m'a proposé ça, ça t'intéresserait pas de faire partie de La Cloche ? c'est là que je lui avais demandé de m'expliquer ce que c'était La Cloche et tout, et qu'il m'a expliqué ce que c'était, moi j'ai dit je veux bien faire partie de cette association-là, il m'a dit « écoute viens avec moi », on a été au bureau, j'ai signé mon contrat, tu sais je suis ambassadeur de la zone centre et puis je me suis engagé avec eux depuis ce temps là

Et qu'est-ce qui t'a donné envie de t'engager ?

C'est ce que la Cloche faisait par rapport aux personnes de la rue, aux SDF, pour les femmes, pour les hommes, toutes les actions qu'ils faisaient, c'est un truc que j'aimerais faire. D'avoir connu la rue, ça m'a donné envie d'aider ceux qui sont à la rue, d'avoir vécu cette expérience, c'est ça en fait.

Pour toi c'est quoi être bénévole à la Cloche ?

C'est d'apporter du bien aux personnes de la rue, de trouver des solutions, mais bénévole je savais ce que c'est, bénévole c'est un engagement mais c'est pas quelque chose où on te paye, c'est du bénévolat, et moi j'aime faire du bénévolat, ça me permet de me sentir utile, pour moi, comme moi je suis tout seul dans la vie, moi ça m'a aidé aussi, mentalement, ça m'a forgé le cerveau, ça m'a forgé le cœur, ça m'a forgé beaucoup de choses, de faire du bien pour ces personnes-là, c'est quelque chose qui m'a touché beaucoup. Et puis au bénévolat, ce qui me plaît c'est qu'on a organisé des choses pour ces personnes-là, des sensi, une chorale, un jardin, maintenant le taff solidaire, c'est des choses que t'as envie de participer, que t'as envie de faire. La vraie expérience c'est la rue, c'est d'avoir connu la rue, la Cloche c'est la rue. Le bénévolat c'est quelque chose qui m'a beaucoup attiré, qui m'a vraiment bien pris.

Qu'est-ce que ça t'apporte ?

Au moins, pour moi, j'aurais aidé des gens qui en avaient besoin, rien que ça c'est important, rien qu'aider des gens qui sont dans la misère, la précarité, rien que ça, être bénévole et s'occuper de ces gens-là, c'est quelque chose qui me tient beaucoup à cœur, et je vais te mentir, c'est énorme pour moi. Être bénévole et même ambassadeur, c'est extraordinaire, de pouvoir faire ça, pouvoir aider ces gens-là, j'ai toujours rêvé de ça, pour ressentir ce truc-là il faut avoir connu la rue en fait, et c'est ça qui te motive en fait, de voir les gens qui se détruisent, toi tu voudrais que ça s'arrête mais bon tu es pas superman, même la conciliation entre les gens, entre les commerçants, les habitants, ça serait vraiment bien si tout était comme ça. C'est quelque chose que dans ta vie il faut que tu fasses pour voir comment tu peux servir à faire quelque chose en dehors de ton métier ou de ta vie active. Au moins tu sais que tu peux faire ça en plus.

Toi quand tu as commencé à la cloche, tu étais encore à la rue, comment tu expliques en étant en situation de précarité, tu prenais du temps pour aider des gens qui étaient dans la même situation que toi ?

Je pense que c'est l'amitié que j'ai pour eux, d'avoir croisé ces gens-là, dans les foyers j'en ai vu plein, j'en connais beaucoup, à chaque fois qu'ils me voient ils sont contents, quand je parle avec eux, ils me demandent qu'est-ce que je deviens et tout. Eux ils ont besoin qu'on voit qu'ils sont là, ça leur fait du bien de savoir qu'ils sont là.

C'est ce qu'il t'a le plus affecté quand tu étais à la rue, que tu te sentais invisible ?

Oui, je me sentais jeté de partout quand j'étais à la rue à l'époque, alors je sais par où ils passent, j'ai dit « moi je veux faire quelque chose contre ça ». C'est ça qui m'a donné envie de faire partie de la Cloche, de pouvoir faire le minimum pour ces gens-là, c'est ça qui m'a motivé.

Et au début, quand tu étais encore en situation de précarité, tu te disais pas que ça aurait été bien d'être rémunéré ? ou que ça m'aide à retrouver un travail ?

Ben non parce que le bénévolat tu sais ce que c'est, c'est pas quelque chose où tu es salarié, non j'avais un travail à côté, et moi je fais pas ça pour avoir un salaire, je fais ça parce que je veux le faire, ça vient de mon cœur, c'est moi qui veux le faire. Un bénévole c'est un bénévole, c'est aider les gens, en bénévolat, mais même moi je fais pas ça pour l'argent, ça m'intéresse pas, les trucs d'argent j'ai horreur de ça, moi ce qui m'intéresse c'est pouvoir aider un maximum ces gens-là, j'ai pas besoin d'être payé pour faire ce que je fais, ça vient de moi, ça vient de mon intérieur, il faut que je me sentes utile pour ces gens-là, c'est ça que je me suis dit.

Est-ce que tu peux me raconter une histoire où tu as senti que tu étais en train d'aider ?

[anecdote d'une femme enceinte à la rue vers La Timone]

Cette histoire-là qui m'a marqué le plus et m'a dit « D. tu dois continuer dans cette lancée-là, tu dois continuer à porter ce bénévolat ». Quand tu vois que tu peux faire quelque chose pour ces gens-là, quand j'ai vu que j'ai pu l'aider [...] elle était pas française, je comprenais pas trop mais je savais ce qu'elle avait besoin, je voyais qu'elle était avec un sac en plastique, il y avait rien dedans, elle avait pas d'affaires, elle avait rien, mais de l'avoir vu enceinte comme ça... de voir une personne enceinte c'est une expérience que j'ai vécu moi, 8 fois, même un accouchement, j'ai vu 8 accouchements dans ma vie, je sais ce que c'est une femme enceinte, je sais ce qu'elle a besoin, ce qu'elle ressent, je sais qu'elle peut pas rester à la rue, tout simplement. Imagine, des mauvais coups, elle peut se faire violer... on peut pas dire qu'ils sont tous cleans. J'étais fier d'avoir aidé cette personne-là, ça m'a donné une envie de continuer à aider ces personnes-là, toutes ces femmes, même les hommes... parce que quand t'es une femme à la rue, c'est dangereux... certaines s'habillent en homme, pour passer à travers les mailles du filet, pour circuler où elle veut. C'est quelque chose qui me fait du mal. C'est pour ça que j'aime aider ces gens-là, je veux qu'ils s'en sortent, c'est plus fort que moi, moi j'ai réussi, pourquoi pas eux ? il y en a qui veulent rester, il y en a qui ne veulent pas sortir mais il y a qui veulent. Tu te dis qu'on t'a tendu la main à toi, tu dois tendre la main à d'autres, c'est ça en fait, tu dois tendre la main à ton prochain et les aider aussi. Moi on me l'a bien fait.

On t'a tendu la main ?

Oui, la Cloche. Déjà Sarah et après Yahel, Yahel m'a beaucoup aidé, à l'époque quand je cherchais un logement, pour les démarches, elle appelait, elle disait, elle avait des numéros directs et tout. A chaque fois que j'allais là-bas, ils faisaient ce que j'avais besoin, ils avaient tout préparé. Elle m'a beaucoup aidé. Déjà Sarah avait déjà lancé au début, elle m'a donné envie de m'en sortir. Pour aider les autres, je me dis il faut que je sois clean, je veux dire plus de soucis dans la tête, c'est psychologique. Ça m'a poussé à continuer dans cette ligne-là. Moi j'étais à la rue, personne me captait, j'étais invisible, je me suis fait jeté de partout, tout ça parce que t'es assis devant un magasin, et d'un seul coup quelqu'un te tend la main, elle parle avec toi, elle communique, Yahel elle a fait des sensi à une période, pour une fois qu'il y avait quelqu'un qui s'intéressait à toi, tu vois c'est ça le truc, tu te dis « mais il y a quelqu'un qui s'intéresse à toi, D., tu rêves pas » et puis d'un seul coup, c'est parti en parlant, en disant que je pouvais m'en sortir, qu'il y a différents endroits où je pouvais aller pour manger, pour boire le café, un peu ce qu'il y a dans le carnet maintenant... je l'ai fait les cafés suspendus, les plats suspendus et tout, je l'ai fait pendant une période puisque moi j'avais pas une thune, même pas un centime, c'était une période très dure. D'un seul coup, une personne s'intéresse à toi, tu sais ça change beaucoup de choses parce que personne s'intéresse à toi d'habitude, tout le monde s'en fout de ta gueule, même ils sont prêts à te jeter.

[...problème avec police municipale...]

Là, à Marseille, il y a beaucoup de personnes à la rue, en grande précarité, toi ça fait 4 ans et demi que tu es à la Cloche, est-ce que des fois tu te dis que ça n'a pas de fin ? qu'est-ce qui fait que tu as toujours envie de continuer à venir ?

Tant qu'il y a aura des personnes à la rue, il faut les aider

Tu te décourages jamais ?

Non, je te dis, moi je peux continuer jusqu'en 2040, 2050... pour certaines personnes ça pourrait décourager, de voir les personnes en grande précarité, il y a que ça démoralise, mais moi je suis passé au-dessus de ça, tu vois ? parce que je sais ce que c'est d'être démoralisé, je sais ce que c'est de se faire capter par personne. Justement, c'est ce truc là qui me motive à aller plus loin. Tu vois justement c'est pour ça, de voir que ces personnes en sont toujours au même point, ça me convient pas. Je voudrais que ça puisse changer. Tant que je pourrais faire les choses, pas forcément à 100%, même 30%, même 20%, je continuerai quand même. Même si c'est déprimant de voir ça, de voir des personnes dans la rue, en France à notre époque, mais après c'est ça aussi le problème, je comprends pas, c'est vrai on dit qu'il faudrait qu'ils travaillent mais il y a pas forcément du travail.

[...addictions...]

Il faut intervenir pour ces gens-là, il faut que tu puisses leur apporter un peu de bien, un peu de confiance en eux, de communication, on leur parle jamais, on fait comme si ils n'existaient pas.

[...raisons de se retrouver à la rue...]

Si on rencontre une personne à la rue dans une sensibilisation, est-ce que tu conseillerais à cette personne de devenir bénévole à la Cloche ?

Oui, déjà pour aider les personnes qui sont comme eux, s'ils veulent hein. Et puis d'avoir vécu la même vie, la vie de la rue, peut-être qu'il y en a qui aimerait aider les autres. Il y en a quelques-uns qui veulent faire partie de la cloche.

Est-ce qu'il y a d'autres avantages ou points positifs ?

Par exemple les 22, les spectacles, les concerts... il y a quelques avantages. Mais même qu'il y ait ces avantages-là, c'est pas ça qui motive, il faut toujours aider ces personnes. Il faut pouvoir aider les autres, de ton expérience, de parler avec les gens, de dire que tu l'as vécu. Moi je leur dis, je suis déjà passé par là, je dis « j'ai vécu 10 ans à la rue, de 2007 à 2016 » et des fois on me demande comment je le sais et je le dis « j'ai été SDF comme toi ».

Est-ce que ça t'aide à regarder tes 10 ans de rue d'une autre façon, le fait de pouvoir en parler et t'en servir ?

Oui, de faire ce que je fais, d'avoir vécu 10 ans à la rue, pour moi c'est extraordinaire, comment t'expliquer... je voulais continuer à rester dans ce domaine en fait, je voulais continuer tout le temps. Je veux continuer à faire ce que je fais, même avoir vécu 10 ans à la rue, c'est pas ce qui va me démoraliser, ça me découragera pas. Si tu peux faire du bien autour de toi, tu le fais. Avoir eu la même expérience de la rue, je pense que ça peut t'aider, d'autres personnes qui sont à la rue maintenant, d'être bénévole et de parler aux autres, bon quelque part ça fait comme si t'avais jamais quitté la rue quelque part, mais tu sais que tu vas aider des personnes que tu connais ou pas mais qui sont comme toi, dans ta situation, tu vas les aider à s'en sortir en t'aidant toi à t'en sortir déjà.

Comment ? qu'est-ce qui fait que ça va les aider ?

Rien qu'en leur parlant des démarches qu'ils peuvent faire, où ils peuvent aller manger, prendre une douche, boire de l'eau... tu peux les diriger, il y en a qui cherchent des solutions, donc ils vont te demander et toi tu peux les diriger parce que toi tu sais, c'est des choses que tu as déjà vécu. Ce qui fait d'être bénévole et d'aider les personnes à la rue, ce qui fait c'est d'aider des personnes qui sont comme toi. Toi tu peux faire le bien, même si t'es de la rue, tu peux aider les autres et toi en même temps.

Ça fait 4 ans et demi que tu es à la Cloche, est-ce que ça t'a appris des choses ?

Oui, il y a des choses que je connaissais pas, que j'avais jamais vu, par exemple des familles entières à la rue. [...] C'est quelque chose qui me fait beaucoup de mal, étant père, je le sais ce que c'est d'avoir eu des enfants, ces enfants ne méritent pas ça. Je m'inquiète pour leurs avensirs à ces enfants de la rue, j'espère qu'ils vont pas mal tourner, qu'il va pas leur arriver quelque chose, beaucoup de choses comme ça. J'ai découvert ce truc-là en étant à la Cloche. Voir les familles à la rue, ça a été une nouvelle expérience.

[...femme grecque à la rue avec ses deux filles...]

Par rapport aux salariés de l'équipe et les autres bénévoles, les anciens et les nouveaux, est-ce que tu apprends d'eux ou tu leur apprends des choses ? comment tu décrirais ces relations ?

Les anciens m'ont appris des choses, comme je connaissais pas trop. Et maintenant c'est moi qui redonne ça aux nouveaux. Et l'équipe salariée, je les félicite, chapeau, c'est vraiment fort ce qu'ils font.

Mais c'est ce que tu fais toi aussi !

Oui mais comment dire, eux ils y consacrent tout leur temps, même en étant salarié, c'est pas tout le monde qui veut faire ça. Je leur tire mon chapeau.

AIX-MARSEILLE UNIVERSITE

Faculté d'Economie et de Gestion

MASTER 2 GRH-ESS

Titre du mémoire : Le bénévolat de réciprocité contre l'exclusion sociale, le cas des bénévoles bénéficiaires en grande précarité à La Cloche

Nom et Prénom de l'auteur : Tchiboukdjian Lisa

Année : 2021 - 2022

Résumé (10 lignes maximum) :

La Cloche est une association qui lutte contre la grande exclusion et qui revendique une pratique de bénévolat inclusif. Certains de ses bénéficiaires sont ainsi également bénévoles actifs et participent au fonctionnement de l'association. Basée sur un socle théorique mêlant sociologie, anthropologie et psychologie, ainsi qu'une enquête qualitative alliant observation participante et entretiens biographiques avec des bénévoles, ce mémoire analyse le processus d'engagement dans le bénévolat de personnes elles-mêmes en grande précarité, afin de mettre en lumière si et comment, ce que nous désignons sous le terme de « bénévolat de réciprocité » peut être vecteur d'une certaine forme de construction de lien social pour les bénévoles eux-mêmes. En inscrivant l'analyse dans les mécanismes anthropologiques du don, cette étude tente de questionner le potentiel curatif et les limites de ce type de dispositif, ainsi que sa capacité à permettre aux bénévoles une reconstruction identitaire positive et constituer ainsi une réponse pertinente à la désaffiliation sociale.

Mots clés : bénévolat, personnes en situation de précarité, exclusion sociale, réciprocité, don